

Robert et Bruno, Suzanne, Josette, Françoise et les autres

par Jean Vergnaud

Avertissement

APRÈS avoir édité *Le Cortège des Ombres* et *Journal de la Révolution, histoire d'un roman*¹, notre association se devait de faire découvrir à ses adhérents *La Vie Littéraire*, un texte paru dans *Les Œuvres Libres*, en décembre 1955, sous l'appellation un peu trompeuse de « nouvelle ». Il s'agit encore en fait de confidences et de réflexions de l'auteur sur sa vie d'écrivain, mais elles sont cette fois quelque peu déguisées, puisqu'elles sont attribuées à Bruno, le héros et narrateur du *Dieu nu*, au moment où, quinze ans après son mariage avec Hélène, il tente de rédiger une nouvelle œuvre, malgré les difficultés et les tentations que la vie oppose à son dessein.

Le texte comporte donc un amalgame entre analyse intellectuelle et fiction romanesque, ce qui ne le rend pas plus simple. Il est d'ailleurs bien long pour une nouvelle, et un peu lourd, surtout au début (mais aussi au milieu). Pour le lire avec plaisir, il faut à la fois, d'une part s'intéresser pour eux-mêmes aux problèmes de la création littéraire, d'autre part accepter les caractères et les limites de Margerit romancier : attention presque exclusive portée aux relations amoureuses ; adoration perpétuelle de la femme, dans sa grâce juvénile ou sa somptueuse maturité ; goût des subtilités psychologiques ; écriture très élaborée, voire un peu sophistiquée, qui a enchanté et enchante encore beaucoup de lecteurs, mais qui peut aussi, surtout aujourd'hui, en agacer certains autres.

1. *Le Cortège des Ombres*, Cahier Robert Margerit n° V, Étip, Isle, novembre 2001.
Journal de la Révolution, histoire d'un roman, Lavauzelle, novembre 2001.

Si vous êtes dans ces dispositions bienveillantes envers l'auteur, lisez directement le texte, j'aurais scrupule à le déflorer pour vous, et à vous priver des surprises qu'il vous réserve. Rendez-vous ensuite à la postface, si vous le jugez utile. Dans le cas contraire, rien ne vous empêche de lire d'abord la postface. D'autres surprises vous y attendent : cette « nouvelle » occupe une place si originale dans l'œuvre de Margerit, elle est si importante pour la connaissance de l'auteur (homme et écrivain), que j'ai encore une chance de vous donner envie de la lire.

La vie littéraire

par Robert Margerit

Quelle belle chose, disait Barrès, qu'une œuvre en marche, qui progresse à chaque livre et offre des thèmes sans cesse, approfondis ! Depuis son premier livre, L'Île aux perroquets, depuis Mont-Dragon, « le seul roman français qui m'ait vraiment intéressé depuis la Libération, » disait Julien Gracq, qui eut le prix Goncourt en même temps que Le Dieu nu obtenait le Renaudot, Robert Margerit a ainsi construit avec une sûre régularité, avec probité, son œuvre. Chacun de ses romans a cette poésie et cette qualité d'atmosphère qui naissent d'une lente incubation, d'un thème orchestré peu à peu autour d'un ou de plusieurs personnages. On verra dans le récit suivant, à la fois si subtil et si humain, qui fait parfois penser à Proust, comment des êtres se révèlent par étapes sans être pour cela privés de leur marge de mystère.

J'AI rencontré Josette non seulement par hasard, mais contre mon gré. Elle venait de recevoir un prix littéraire, grâce auquel lui était dévolu pour le reste de l'année le rôle de « la-jeune-fille-qui-a-écrit-un-roman-érotique », selon le joli mot de Françoise Giroud. Le hasard s'arrête là. Il demeurerait totalement étranger à l'attribution de ce prix. On l'avait voulu et choisi de préférence à tant d'autres, à cause de la saison où il tombe. Tout, dans la vie parisienne, dépend d'une exacte connaissance des opportunités. En décembre, personne n'eût accordé grande attention au livre de Josette ; mais, en juin, la frénésie des éditeurs se ralentit, les critiques n'ont plus tellement de volumes à se mettre sous la dent, les échos se font rares pour les courriéristes, les clichés pour les reporters. Alors, dans le petit monde qui gravite entre le Luxembourg, le

rond-point des Champs-Élysées et la rue Montmartre, le moindre événement prend figure d'aubaine. Le talent qu'en d'autres temps on saluerait à peine devient du génie, ou peu s'en faut, un roman tant soit peu inattendu a des chances de passer pour une manière de chef-d'œuvre. Le seul prix notable parmi les quatre ou cinq de cette période peut provoquer autant sinon plus d'effervescence que le Goncourt en hiver. Surtout si, par quelque singularité, le lauréat fournit un sujet de copie ou de photos pittoresques

L'extrême jeunesse de Josette Christian, – d'après les notices distribuées aux échetiers par son éditeur, elle avait dix-neuf ans à peine, – le fait qu'elle fût orpheline, d'autre part le contraste de sa juvénile candeur avec les audaces et le piquant de son œuvre étaient bien de nature à ravir rédacteurs et lecteurs des journaux à gros tirage : ceux dont la « une » dispense la célébrité, tandis que les hebdomadaires littéraires confèrent seulement, et peu à peu, une réputation. Les uns comme les autres, d'ailleurs, rivalisaient sur la matière. Sans doute le jury, en choisissant sa lauréate, n'avait-il pas été insensible à la prévision de cette publicité qui se répercutait sur le prix lui-même. Calcul licite, à tout bien considérer, car un prix aussi a besoin de la faveur publique pour garder ou acquérir sa capacité de distinction.

En somme, de quelque façon que l'on considérât l'affaire, elle révélait sous tous ses angles l'action d'une subtile intelligence, une exploitation extrêmement adroite des éléments de succès offerts par le livre et l'auteur, enfin la pratique approfondie du « milieu » : qualités du parfait directeur commercial. Je les attribuais à celui des éditions Legrand, sinon à Fred Legrand en personne. Son savoir-faire était réputé – plus que la sûreté de son goût. Parmi ses poulains, on en comptait de pires que l'auteur du *Rendez-Vous*. Après tout, il fallait bien reconnaître à

cette gamine une sorte de talent, assez gracieux. Un talent à sa ressemblance : il avait, comme elle sur ses photographies, la beauté du diable. C'était peu, selon moi, pour tant de bruit. Mais personne, à ma connaissance, ne partageait cette opinion. Tout Paris, ou plus exactement ce que l'on appelle le Tout-Paris, semblait faire ses amours printanières de cette enfant prodige. On se la disputait. Pas de réception sans elle. Ce fut ainsi que, bien malgré moi, je la vis chez Françoise Archer.

Françoise est une des rares femmes qui ont encore un salon littéraire. Le sien ne ressemble en rien à ce que l'on désignait par ce nom, jadis ; c'en est un néanmoins, ou enfin c'est ce que sont devenus, de nos jours, les quelques survivants. Le champagne y remplace la défunte conversation. On ne parle plus, on papote. Et encore ! dans la mesure où l'on peut bavarder au milieu d'un pareil tohu-bohu. Deux cents personnes au moins se pressent dans cinq pièces pas trop grandes, avec une prédilection manifeste pour la salle à manger où se trouve le buffet. Debout, assourdi et suant, percuté par des coudes, parfois comprimé entre d'élastiques rondeurs, on se borne à échanger d'un air ravi des « Tiens ! bonsoir, comment allez-vous ? », en serrant ou baisant des mains dont on serait quelquefois en peine de nommer les possesseurs.

Six fois par an, Françoise Archer réunit ainsi écrivains, artistes, gens du monde, autour de Gérard Bosch dont elle est l'égérie. En mai, le vénérable académicien préside dans ce salon le jury du prix Stendhal, fondé par Françoise, pour défendre de l'oubli non pas l'auteur de *La Chartreuse*, certes, mais Gérard Bosch. Faute d'un secours aussi imprévisible si l'on y réfléchit, cet ex-illustre eût été enseveli avant que d'être mort. On enterre vite, à présent.

Nous allions, Hélène et moi, faire de temps en temps acte de présence à ces cocktails, - où l'on ne boit justement

pas de « cocktails ». Françoise s'était prise, je ne savais trop pourquoi, d'amitié pour nous. Voici en quelle circonstance. Lorsque nous nous étions installés à Paris, après la guerre – quand j'abandonnai l'université pour devenir décidément romancier, – mon ami Georges Armand m'avait fait une espèce d'obligation morale d'adhérer à l'Association des Écrivains Anciens Combattants. Celle-ci, on le sait, organise chaque année, pour financer ses œuvres sociales, un Après-Midi du Livre. C'est très mondain, très officiel. Garde républicaine en grand uniforme. Visite du Président de la République. Files interminables de comptoirs où les écrivains assistés par des vedettes ou des femmes du monde dédicacent leurs œuvres dans la cohue, la chaleur, les éclairs des flashes et le tumulte inhérents à toutes les manifestations dites littéraires ou artistiques.

Mal pourvu de relations, je n'avais pour vendeuse que ma femme. Nous nous trouvions, elle et moi, plutôt peu adaptés à ce climat. Avec beaucoup de bonne grâce, une assistante de mon voisin, Paul Vialar, lia conversation avec Hélène et nous mit plus à l'aise. C'était Françoise Archer. Son nom ne me disait rien, à ce moment ; mais son amabilité me gagna aussitôt. Elle sait paraître si parfaitement simple, à l'occasion ! Elle avait lu le seul livre que j'eusse encore publié, – celui que je signais, – et m'en parla très bien. Enfin elle nous demanda notre adresse, disant qu'elle souhaitait de nous revoir. En effet, nous reçûmes, peu après, un carton pour une de ses réceptions où elle nous témoigna une sympathie fidèle, rare chez les Parisiens. Ce qui fit dire à Hélène, en souriant : « Encore une conquête, Bruno. »

Certainement pas. Je ne pouvais m'y tromper : il ne s'agissait point entre nous d'attirance sensuelle, encore que Françoise fût une créature capiteuse dans sa maturité. Bien sûr, son charme, fait de somptuosité charnelle et de

distinction, ne laissait pas d'agir sur moi ; mais elle m'intéressait davantage par sa personnalité. Je pressentais en elle une richesse d'expérience qui dépassait assurément celle des usages mondains. Sa paisible autorité, l'évidence de ses certitudes, son aisance dans toutes les situations le montraient clairement. Il y a une science des choses qui ne s'enseignent pas. Certains êtres primitifs la possèdent pour avoir pris, à force de sensibilité animale et d'observation, un contact en quelque sorte personnel avec les éléments. Rien ne peut plus les déconcerter. Ils savent tout de leur univers. Ils sont toujours souverainement à la hauteur des circonstances. On me comprendra mieux, peut-être, si je cite comme exemples les héros de Hemingway. Hypnotisé par cette royauté modeste, Hemingway s'est acharné à la définir ; tous ses personnages positifs, singulièrement la trop parfaite Pilar de *Pour qui sonne le glas*, l'enfant et le pêcheur du *Vieil Homme et la Mer*, représentent autant d'efforts pour en saisir l'essence.

À l'autre extrême, le commerce le plus étendu des hommes, l'habitude de leur comportement avec toute sa diversité donnent à certains grands pratiquants de la société une science, différente dans son domaine, mais identique dans ses effets. Celle-là obsédait Balzac, – voir Vautrin, de Marsay, Ferragus, – et Stendhal, – M. de la Mole, la Sanseverina, le père de Lucien Leuwen. Hommes de la nature ou du siècle, ces maîtres des arcanes ont un prestige semblable à celui que les mages devaient prendre aux yeux de nos ancêtres. Prestige particulièrement actif sur un romancier. Françoise m'inspirait un mélange de respect, de curiosité et d'admiration. Quant à elle, elle ne semblait pas s'intéresser à ma personne, mais à quelque chose qui dépendait de moi : ma qualité d'écrivain, pensais-je, naturellement.

Ses bienveillantes dispositions ne s'étaient point démenties. Elles se manifestaient encore, en toute occasion, par de bons offices, des plus précieux, car elle dispose d'une influence infiniment plus grande que ne le donnerait à croire sa situation apparente. Françoise se range parmi les sages, ou les habiles, capables de comprendre que la vraie puissance ne s'édifie ni ne s'exerce dans le trop grand éclairage de la célébrité.

Il n'aurait tenu qu'à ma femme de resserrer nos relations avec notre amie. Au contraire, Hélène opposait une résistance discrète autant que tenace aux avances de Françoise. Je croyais savoir pourquoi. Elle avait tort.

Cette année-là, – en 1952, – quand nous parvint la dernière invitation de la saison pour la « foire de Françoise », – ainsi appelions-nous ce genre de meeting, – Hélène était retenue par sa belle-sœur Isa, la femme de René Da Monti, qui faisait chez nous son séjour habituel de printemps. Elles couraient ensemble les magasins. J'allai donc seul quai Malaquais. Là, non loin de ce qui fut l'hôtel de Transylvanie hanté par les ombres de Manon et de Des Grieux, occupé à présent par Montherlant et ses antiques, Françoise habitait, – elle habite toujours, – au troisième, au-dessus d'une boutique de meubles anciens. On peut s'élever jusqu'à son étage par un de ces terrifiants ascenseurs à ficelle, dont la vue suffit à m'épouvanter.

Comme de coutume, je pris l'escalier et, comme de coutume encore, au premier palier, je commençai à percevoir cette rumeur d'émeute qui signale de loin les manifestations dites littéraires, – lesquelles, par un masochisme vraisemblablement requis, ont toujours lieu dans les endroits les moins destinés à recevoir des foules. Par exemple, chez Drouant.

Chez Françoise, la cohue était tout de même un peu moins éprouvante. Après la mi-juin, pas mal de gens

commencent à quitter Paris. Il y avait bien cependant pas loin de cent cinquante invités qui piétinaient en hurlant avec le fol espoir de percer le hurlement général. Cherchant un peu d'air loin du buffet et du grand salon, je gagnai en jouant des épaules les dernières pièces. Les fenêtres étaient ouvertes. Par un miracle qu'expliquait le vacarme intérieur, on n'entendait plus le grondement de la ville. Le dos à la foule, seul dans une embrasure, je dominais le quai partagé entre la circulation fébrile, spasmodique, – mais, à mes oreilles, singulièrement silencieuse, – et la nonchalance des promeneurs flânant devant les premières boîtes, pavoisées d'estampes en couleurs et de cartes. Une « hirondelle » s'enfonçait jusqu'au plat-bord sous sa charge de touristes, en remontant la Seine ensoleillée, d'un vert presque marin. Un canoë dansait, sur le remous qui venait clapoter contre la pierre des rives.

Tout ce que j'apercevais me parlait de vacances. Le saule pleureur dont le feuillage tout neuf recouvrait, sur la berge, le banc cher aux amoureux, donnait faim de ruisseaux, de prairies, et les ombres des platanes sur le Louvre me faisaient rêver de promenades en forêt. Nous aurions dû déjà nous trouver loin d'ici, soit au Val-d'Arnin, chez ma belle-mère, soit au bord de l'Océan, à Saint-Cyr. Seulement, c'était l'époque où Paris ravissant réunit tous ses charmes, comme une maîtresse que l'on se décide mal à quitter pour une beauté plus fraîche, mais moins ensorcelante. Pourtant, cette fois, j'étais résolu : nous partirions aussitôt que René serait venu chercher sa femme.

Une main se posa sur mon bras. On me cria dans l'oreille :

– Ah ! Bruno. Bonjour, ami.

C'était Françoise, largement décolletée dans une robe blanche. Je lui offris mes hommages et lui exprimai les regrets d'Hélène.

- Dommage, dommage ! Mais venez que je vous présente à Josette Christian.

Je n'y tenais nullement. Jen avais assez de n'entendre, de ne lire, que ce nom. Ça m'agaçait. Je réagis très mal à la mode ; d'instinct, j'ai toujours fui la chose, la personne ou la pensée qu'elle prétend nous imposer. Je n'éprouvais pas la moindre envie de savoir si la jeune personne ressemblait à ses photographies et n'avais rien d'aimable, ni seulement de courtois, à lui dire. Cependant, Françoise m'entraînait. Dans sa chambre, quelques intimes entouraient une grande et fraîche fille. Jolie, bien sûr. Mais rien, sinon une élégance presque sévère, ne la distinguait des milliers de très jolies filles dont la grâce embellit les rues de Paris. L'auguste, Gérard Bosch lui tapotait les mains en la couvrant de fleurs académiques.

Si elle n'avait été l'héroïne, un peu truquée, de la saison, je l'eusse probablement trouvée sympathique, à cause de cette sévérité. Dans la circonstance, sa fraîcheur même m'irritait. Pourtant Josette demeurait toute simple, en dépit de la parade foraine organisée autour d'elle. Je décidai que ce naturel était le fruit d'une habileté. Je n'ai pas cessé de ressentir de la défiance et de l'éloignement pour les jeunes filles. Je n'aime guère ce qui est neuf ; il y manque une patine, un passé. On sait quelle constance il a fallu à Hélène pour vaincre cette résistance de ma nature.

Malgré les années, celle-ci n'avait pas changé. Quarante-trois ans n'est pas un âge où l'on ait encore besoin de fruits verts. D'ailleurs vertes ou mûres, les femmes cessaient d'exercer sur moi cet empire auquel ma jeunesse s'était si ardemment soumise. Après avoir fait mon tourment et mes délices, leur attrait disparaissait de mon univers. Je ne le retrouvais ni dans les décolletés des grandes « premières », dans ces beaux bras nus qui m'émouvaient tant autrefois, ni même dans le fuseau

d'une jambe entrevue avec un éclair de la chair la plus tendre. Une surprenante gêne m'en faisait détourner aussitôt les yeux. J'avais perdu ces flambées d'émerveillement, ces longs rameaux de convoitise qu'allumaient en moi, peu d'années auparavant, une silhouette souple et voluptueuse aperçue dans la foule, un genou à la lisière d'une robe, le contour deviné d'une gorge qui me remplissait de rêves. Exilé du magnifique royaume de la concupiscence, j'en nourrissais tout ensemble la nostalgie et le dégoût. Voilà pourquoi Hélène n'avait aucun sujet de craindre Françoise. Mais ma femme ne remarquait pas cette métamorphose.

Revenons à Josette. Deux ou trois ans plus tôt, j'eusse passé sur bien des choses en faveur d'une jeune personne comme elle, parce qu'elle était jolie. Cela seul eût compté. À présent, le sens, le respect du métier prenaient en moi plus d'importance que la beauté d'une femme. Impossible de pardonner à celle-ci non point son succès, mais bien le fait qu'il parût abusif ! Sans doute, tout au fond, lui en voulais-je un peu de sa sensationnelle réussite. Cette petite jalousie n'allait pas loin. Le sentiment critique et non l'envie bouillonnait en moi. Il m'était intolérable que cette gamine se prît pour une romancière.

D'abord, il n'y en a pour ainsi dire pas. Si l'on connaît parmi les femmes d'excellents écrivains, – et un d'incomparable : Colette, – aucune, même elle, n'échappe à la fatalité physiologique qui interdit à la femelle de créer. Elle enfante, c'est tout. Et c'est pourquoi l'on ne voit ni inventeur ni architecte ni grand compositeur ni grand peintre ni grand romancier féminins. Il arrive qu'une femme fasse un grand roman, – encore sont-ils infiniment rares et toujours particuliers, – mais aucune n'a jamais accédé au monde d'un Cervantes, d'un Dickens, d'un Balzac, d'un Stendhal, d'un Zola, d'un Proust, d'un

Dostoïevsky, d'un Tolstoï, d'un Gogol. L'univers esquissé par les femmes ne compte jamais plus de deux dimensions : celle de l'amour, celle de leur tyrannique instinct maternel ; il les domine toutes, même celles qui s'en croient le plus exemptes.

Quoi qu'en dise la plupart de mes confrères, Josette était exactement comme des centaines de ses pareilles ; parce qu'elles font agir et parler des personnages elles croient écrire des romans. Les trois-quarts des auteurs masculins ne vont d'ailleurs pas au delà. Évidemment, on remarquait dans *Le Rendez-Vous* une singulière disposition à manier le personnel et les matériaux romanesques, à suggérer un décor. Ce don ne suffit pas. Si les dialogues rendaient un son naturel, c'était simplement parce que Josette devait être elle-même vive et spontanée. Quant à l'exactitude d'une psychologie assez retorse, proclamée géniale en l'occurrence, elle provenait ni plus ni moins du fait, bien connu, qu'une adolescente intelligente est ce qu'il peut y avoir au monde de plus roué.

Josette avait bien senti et bien rendu une crise qu'elle devait avoir traversée. Rien de plus. Pas la moindre création dans ces pages. Adroitement, avec un art inné, elle photographiait un homme de quarante ans, très séduisant, – le type même de la séduction pour une jeune fille comme elle, – et elle satisfaisait dans une dentelle de transpositions, – de transferts, eût dit un psychanalyste, – sa propre jalousie pour l'épouse et les anciennes maîtresses de cet homme, sa passion d'adolescente pour lui. C'était tout.

À mon sens, si l'auteur du *Rendez-Vous* possédait d'incontestables dons d'écrivain, en revanche, il, – ou elle, – était l'inverse d'un romancier. Avec mon expérience de critique, je reconnaissais dans ce livre le récit unique, écrit à vingt ans, – histoire moitié vécue, moitié rêvée, – sur des données fournies par le milieu familial ou l'entourage.

Combien en avais-je lu et analysé dans ma chronique, de ces romans dont les auteurs n'ont ensuite plus rien produit de bon, si seulement ils ont repris la plume ! L'originalité même de leur œuvre, à leur âge, prouve qu'elle risque de ne se point renouveler. Stendhal, Balzac, ont commencé par faire des gammes, et Proust des « à la manière de... »

Ah ! si Josette avait composé, dans la vive écriture de son récit, avec cette capacité évocatoire, cette vérité psychologique, ce même don de conférer la présence à des personnages, une histoire entièrement inventée, – disons par exemple, pour marquer bien la différence, un roman daté des guerres de religion ou de la période révolutionnaire, – alors, oui, j'aurais peut-être reconnu en elle les prémices du génie auquel nous devons les Eugénie Grandet, les Nana, les Emma Bovary, les Julien Sorel, les Raskolnikoff, les Unrat.

Car ce qui caractérise les personnages romanesques insignes, plus réels pour nous que bien des vivants, c'est justement qu'en dépit de leur éclatante vérité ils n'aient pas vécu, qu'ils n'eussent même pas pu exister, parce que, pareils en quelque manière à la *Grande Baigneuse*, d'Ingres, ils ont « une vertèbre de trop ». Au lieu d'inventer, Josette avait fait de la broderie. À mon irritation se mêlait un peu de pitié pour cette enfant qui se trompait, que l'on trompait et qu'attendaient des lendemains amers.

Je la saluai, elle se déclara heureuse de me voir. Nos propos s'arrêtèrent là. On l'emmenait vers une autre « foire ».

– Qu'en dites-vous ? me demanda distraitemment Françoise.

- Elle est charmante.
- Et si simple, n'est-ce pas ?
- N'est-ce pas ! chère amie.

Jean-Jacques Gautier et sa femme arrivaient. Nous bavardâmes, un instant, à tue-tête. Françoise était occupée avec Alice Bourgoïn, de l'A.F.P., qui griffonnait sur un bloc-notes. J'en profitai pour m'esquiver.

À l'angle de la rue Bonaparte, le petit café cher aux élèves des Beaux-Arts me souffla au passage une odeur estivale de pastis et de menthe. Ce parfum, la nonchalance des buveurs autour des tables, le soleil, la légèreté du ciel et tout, à cette heure où le travail s'achève, cédant au plaisir ce qui reste du jour, tout m'inclinait au plus riche des plaisirs parisiens : la flânerie. Elle prend un exceptionnel attrait dans ce lieu unique où la fièvre d'activité d'une capitale, sa vitesse, son tumulte, son roulement d'autobus, de taxis, ses voitures scintillantes, son peuple de visages, côtoient l'image de la vie la plus tranquille entre les livres, les cartes anciennes, les estampes et les eaux lentes, à l'ombre des arbres, dans le murmure infiniment paisible des feuilles et la majesté des plus illustres monuments.

Je ne sais point passer entre le pont des Arts et la place Saint-Michel sans aller rendre visite, devant la Monnaie, à la marchande si savante qui me vend parfois des médailles et qui toujours me laisse quelque connaissance nouvelle, sans fouiller quelques boîtes ou simplement rêver sur le plus ancien quai de Paris. Ce fut Philippe le Bel qui le créa. Il y flotte encore pour moi un souvenir du Pré-aux-Clercs ombreux sous ses saules ; et, là, remplaçant le pavillon gauche de l'Institut lépreux comme un très vétuste théâtre au fond de la plus vétuste province, s'élève ineffaçablement à mes yeux la Tour de Nesle, dépassée par la tourelle de son escalier et plongeant son pied dans la Seine, - où Marguerite de Bourgogne ne fit pas « jeter en un sac Buridan », contrairement à ce que croyait Villon.

Je traversai avant le Pont-Neuf, pour aller admirer, à la vitrine de la galerie de Nevers, des statuettes grecques archaïques ; puis, attiré par la fraîcheur du fleuve, je descendis sur la berge. C'est là, dans ce vieux cœur de pierres, d'arbres et d'eau, que cette ville à laquelle je suis lié d'une passion sensuelle m'enivre le mieux. Son grondement, là-haut, derrière les parapets, produit le même effet qu'un tam-tam ! il désintègre insensiblement la chair, libère l'âme. Alors, dans un songe conscient où le temps se brouille à merveille, je possède ensemble les mille Paris qui ne cessent jamais de multiplier le Paris actuel.

D'ici, je peux voir, au coin du quai de Conti, là où se trouvait l'hôtel de Sillery, se dessiner à la fenêtre d'une mansarde une figure maigre, au nez d'aigle, aux cheveux plats et noirs, qui contemple la ville où son destin va mûrir avec la Révolution. C'était un jeune officier d'artillerie, locataire de monsieur de Cormon. Il logea sous ce toit de 1785 à 1789. Il s'appelait Napoléon Bonaparte. Ces pavés que je foule en m'éloignant sont ceux du quai de la Ferraille où résonnent encore les pas de malfrats d'il y a deux cents ans : brelandiers, déserteurs des petits corps ou des Gardes-françaises, fanandels de la grande cadène. Dans les ruelles et les impasses des alentours de la rue Dauphine, chez leurs amies de la rue Gilles-le-Queux, – et non pas Gît-le-Cœur, – ils narguaient les sâvres du guet. Ici aussi, Vidocq, traqué à la fois par ses anciens compagnons de bain et par la police, se terra avant de devenir chef de la Sûreté. Non loin, l'arche Marion ressuscite avec ses « fours » élus par les sergents recruteurs, avant que ceux-ci ne transférasent leur industrie aux Porcherons et à Neuilly. Dans ces cabarets pouilleux, enfumés de pétun, les « cousines de vendanges », Cidalysse, Cathau, Manon, sous l'œil des racoleurs, versent un claret truqué aux béjaunes qui se réveilleront en route pour les champs de

bataille de la guerre de Succession ou l'armée des Indes. Sur le Petit-Pont, presque encore romain, je rencontre l'escorte de Julien l'Apostat qui s'en va, par la route de Soissons, reprendre l'éternelle campagne contre les Barbares. En traversant la Cité, je croise les charrettes sortant de la cour de Mai et emportant vers la place de la Concorde où se dresse la guillotine les victimes du Tribunal Révolutionnaire. Alentour de l'île Saint-Louis, rôde l'ombre toujours curieuse de Restif, paysan perversi et spectateur nocturne. J'entends sur le quai d'Anjou le rire du bon Théo. Baudelaire sort de l'hôtel de Pimodan.

– *Paris change*, dit-il. *Le vieux Paris n'est plus...*

Et pourtant, cher poète, vois avec moi passer sous le Pont-Marie inchangé les coches d'eau qui emmènent lourdement vers Joigny, Melun, Corbeil, Auxerre, les colporteurs, les marchands de bestiaux, et ramènent à leurs champs les rustiques venus visiter la grand-ville. Et voici, en aval, le joyeux embarcadère des dimanches, où Caylus regarde les filles en fanchon et robe « à plis Watteau », qui s'en vont avec leurs galants, sur les barques dites gondoles, vers les bosquets de l'île des Cygnes ou les tonnelles du Gros-Caillou.

Mais, dans le même instant, le Paris de Philippe Auguste élève par-dessus son enceinte et ses chaînes ses tours maigres au sommet desquelles les machicoulis mettent comme une trop lourde couronne. Ou bien la *Lutetia Parisiorum* impose à mon étonnement son architecture étrangement méditerranéenne sous ce ciel pâle, ses femmes en blanches stolae, lavant sur la grève... À moins que, dans son très réel sillage, une péniche ne m'entraîne au pays des canaux, vers des Amsterdam poétiques ou de romanesques Anvers.

C'est de telles sources que naît le courant de mes livres. Où s'alimenteront, me demandais-je, ceux d'une fille de dix-neuf ans ? Tout ce qu'elle sait, un seul l'a épuisé.

Dans l'autobus, en rentrant, je songeais encore à Josette, avec une commisération dont le souvenir m'amuse, maintenant. Peut-on être aussi naïf ! Je pensais aux suicidés de la Tour, tant qu'ils sont là-haut, en plein ciel, dans une apothéose de lumière, toute l'immense ville blonde et bleue chatoyant à leurs pieds, avec ses sourires, sa grâce... et ses pièges. Soudain, ils tombent, ils s'écrasent dans un faible et horrible bruit de chose flasque. Mais ils se jettent volontairement, eux ; tandis qu'elle serait précipitée, ou du moins lâchée, par les mêmes auteurs de sa vertigineuse ascension. Non qu'ils soient particulièrement cruels ; simplement, il leur faut vivre et, quand on vit de sensationnel, il faut le renouveler sans cesse. Qui s'occuperait encore de Josette Christian, à la rentrée, dans l'agitation qui précède les prix d'hiver ? Son nom, sa « gloire » déjà usés pendant les vacances seraient effacés sur le sable par la première vague du nouveau flot. Comment eût-elle su, à son âge, que Paris est la ville du monde où les réputations se font le plus lentement ? Toutes les marches trop vite franchies, elle vous oblige à les redescendre. Quand on les remonte, ce n'est qu'à force de labeur, de ténacité, de talent. Vigny disait : « Les lettres ont cela de fatal que la position n'y est jamais conquise définitivement. Le nom est, à chaque œuvre, remis en loterie et tiré au sort pêle-mêle avec les plus indignes. Chaque œuvre nouvelle est presque comme un début ».

Ces réflexions m'étaient inspirées autant par ma propre situation que par le souvenir de Josette et déjà se détournaient d'elle. Dans cette incessante bataille pour s'affirmer, – bataille que l'on livre plus encore contre soi que contre les autres, – tout me ramenait, à la seule chose réellement importante : mon œuvre. Mon irritation contre la jeune fille, puis cette vague pitié pour elle ne s'étaient que très momentanément substituées à des préoccupations

autrement profondes. Bien avant de quitter l'autobus, je l'avais oubliée pour des êtres plus obsédants, et c'en fut fini d'elle : je n'y repensais plus. C'est que huit ou dix jours auparavant j'avais fait une rencontre bien plus marquante pour moi que celle d'une Josette Christian.

C'était rue Montmartre. Le flot des voitures coulait, compact, entre des rives de piétons. La lumière toute neuve embellissait les visages, les façades, -d'ordinaire sales et mornes falaises, - et parmi les remous d'odeurs, - essence brûlée, poisson, fromages aux étals, froids relents d'éther des oranges moisissantes, - on sentait parfois, miraculeusement, la pureté d'une saveur printanière, un ruban de parfum frais et vert qui venait des arbres du boulevard.

J'allai, gai, vacant, on ne peut plus disponible, l'œil sans cesse attiré, lorsque mon regard se fixa sur une femme que j'allais croiser à la hauteur du *Café du Croissant* où fut tué Jaurès. Une femme assez grande, merveilleusement harmonieuse dans son opulence, la taille souple encore, le buste, les hanches épanouis, portés sur de longues jambes charnues. Elle devait être très près, sinon un peu au delà, des cinquante ans. Pourtant elle rayonnait de jeunesse, - l'indestructible jeunesse de ceux qui ont pu et su trouver dans l'expérience, au lieu d'amertume, confiance et acceptation. Ses yeux souriaient. Sa sensuelle maturité respirait paisiblement la joie de vivre. Elle était passée que je sentais encore l'aura de bonheur, de bonté, d'ordre calme dont elle s'entourait, comme d'autres créatures s'entourent au contraire d'une atmosphère de malchance et de drame. En fait, la chance ou la malchance n'existent pas. Chacun les fabrique de toutes pièces selon la façon dont il réagit aux circonstances. Ce n'est pas une question d'événements, mais de caractère.

Telle était justement l'idée, ou plutôt l'opposition d'idées, que cette femme suscitait au plus profond de mon esprit. Parallèlement à un soulèvement de toute ma tendresse pour une telle créature, je ne sais quel instinct ténébreux et cruel, – peut-être une espèce de sadisme qui se déchaînait contre ce que j'avais trop aimé, maintenant que je l'avais perdu, – m'inspirait le besoin d'opposer violemment à cette image de l'équilibre les affreuses fatalités qui découlent, pour un individu, de son désaccord intime. Ce conflit d'un être avec lui-même peut avoir bien des sources, évidemment.

Je lui donnai pour base, en l'occurrence, la différence des aspirations de l'âme et de la chair. Sans doute parce que, je le répète, en moi-même, ces aspirations n'étaient plus accordées. Mais, naturellement, je ne raisonnais pas ; je le fais ici pour expliquer. En réalité, je ressentais simplement certaines impulsions, encore mal déterminées ; et, à côté de la lumineuse image laissée en moi par cette passante, la figure d'un homme sensuel comme je l'avais été moi-même, mais refoulé, consumé par le poison qu'il distillait en lui, s'esquissait aux frontières de ma conscience.

Songeur, je marchais, tandis que le contraste se développait dans ma rêverie. Je ne remarquai pas que j'avais depuis longtemps dépassé l'entrée des *Nouvelles Littéraires* où je devais voir Georges Charensol. Je me retrouvai place de la Bourse, bien surpris d'être là. Voilà pourquoi je me garde de conduire dans Paris quand je peux faire autrement. En état de distraction et le pied sur l'accélérateur, où n'irais-je point ?...

J'avais suivi des trottoirs, traversé des rues, protégé par une attention superficielle qui commandait mes réflexes de piéton expérimenté. Mes yeux percevaient les voitures, transmettant à mon cerveau ces indications usuelles, cependant qu'un tout autre regard, – comme si

nos yeux possédaient deux prunelles, l'une ouverte sur le monde extérieur, l'autre sur l'espace sans dimension que nous portons en nous, – contemplait, dans le flou mobile qui caractérise ce genre de vision, un décor ensoleillé, des frondaisons à l'ombre desquelles mon inconnue passait au bord d'une rivière. C'est là qu'elle devait vivre, parce que tout en elle s'accordait avec la richesse de la nature ; elle réclamait ce foisonnement de verdure, le mariage voluptueux de l'eau, du soleil et de la chair. Et là, au milieu de cette luxuriance, je discernais, se heurtant à elle avec horreur, l'homme desséché par le refus de la vie.

Peut-être, après tout, la conjonction de ces tempéraments avec ce décor s'était-elle imposée à mon esprit simplement parce que j'avais rencontré cette femme par une chaleureuse après-midi de juin, en un temps où la nostalgie de la campagne se substituait peu à peu dans mes inclinations à l'intoxication de Paris.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que les romans naissent. Les miens, du moins. Un choc, – idée ou sensation, – puis quelque chose commence à « cristalliser », pour employer ici le mot par lequel Henri Beyle définit si exactement la formation de l'amour. Dans ce cas aussi, c'est bien d'amour qu'il s'agit, mais d'un amour qui englobe plusieurs personnes, souvent même tout leur milieu. Peu à peu, la hantise se déclare, accompagnée par le dégoût de votre propre existence. Maladie molle, hargneuse, avec des intervalles de lucidité et d'inconscience. Vous ne savez pas pourquoi vous êtes écœuré, incapable de supporter les autres et plus encore excédé de vous-même. Et, si vous prenez conscience de ce qui se passe, vous n'y pouvez rien. C'est la mue, sur laquelle aucune volonté n'a d'action, – lent transfert de votre âme en d'autres corps, multiplication de votre substance, afin que vous puissiez vivre dans d'autres êtres.

Nés de l'éclair qui vous les a laissés entrevoir, ils se fécondent d'eux-mêmes, produisent par bourgeoinement les personnages secondaires et le monde dont ils s'entourent. À moins que, d'autres fois, ce ne soit d'abord dans ce monde que le choc initial vous ait fait pénétrer, – même si vous le connaissiez depuis longtemps, mais mal, comme une réalité trop habituelle dont brusquement la banalité se brise, – ou parce qu'un hasard vous l'a révélé et qu'il répond en vous à quelque tendance inconsciente. Un de mes livres est né ainsi de la vue fugitive d'une maison, au bord d'une route où nous roulions, ma femme et moi. C'est alors ce milieu, ce décor, qui produit des créatures dans lesquelles son caractère profond s'incarne, et il faut aussi les laisser prendre corps durant une lourde gestation.

Attendre. Il n'y a rien d'autre à faire. Rester immobile et vide. La seule action possible, c'est justement de se contraindre à ne point agir, de mettre sa constance à s'ennuyer, à refuser tout divertissement, toutes les sollicitations extérieures. Si j'étais allé chez Françoise, c'était parce que sa « foire » faisait partie, comme les autres mondanités, des choses dépourvues d'intérêt. Mais je n'entrais plus dans une salle de spectacle, je lisais exclusivement des essais, des études historiques ou des récits de voyages. Hélène refusait en mon nom les invitations qui eussent pu être agréables et dépouillait à ma place mon courrier. À de tels moments, des gens m'écrivent, auxquels non seulement je ne répondrai pas, mais dont je ne lirai jamais les lettres ; je reçois des romans, peut-être des chefs-d'œuvre, et je ne les signalerai jamais dans ma chronique, car il sera trop tard ensuite. Je n'y peux rien. Un romancier est obligé de se consacrer à son œuvre et non aux livres ou aux affaires des autres, quelle qu'en soit l'importance. Parce que cette œuvre représente ce qu'il y a en lui de meilleur. Elle le dépasse ; pour peu

qu'elle ait des chances d'être grande, elle est le bien de tous. Il lui faut la défendre impitoyablement. Pas de charité, pas la moindre complaisance pour quiconque – et d'abord pour lui-même. Autour de l'œuvre en formation doivent régner le vide et le silence.

Malheureusement, cette exigence est plus facile à exprimer qu'à réaliser. Si ce n'était point un drame, je ne serais pas en train d'écrire ces pages. La condition d'écrivain a ceci de singulier, entre tant d'autres étrangetés, qu'au contraire de la plupart des hommes, auxquels le travail est imposé, avec un lieu, un horaire, un univers à lui, nous autres, nous devons lutter sans cesse pour pouvoir accomplir le nôtre. Tout s'y oppose. Il n'a pas de barrière pour le préserver. Nos relations, nos parents, nos sentiments, notre nature, les circonstances obligées de n'importe quelle existence, tout, répète-je, concourt quotidiennement à nous empêcher de faire notre métier. On n'en verra que trop la preuve ici.

Hélène m'aidait, dans la mesure de ses possibilités, à établir autour de moi l'isolement indispensable. Mais elle existait. Par ce seul fait, malgré toute sa bonne volonté, elle me gênait dans mon labeur beaucoup plus qu'elle ne le favorisait. De plus, elle avait une famille, – très sympathique, au demeurant. Seulement, cette sympathie même nous créait des obligations. Entre autres celle d'aller, en quittant Paris, passer quelque temps chez ma belle-mère. Cela m'empêchait de commencer mon livre, car je ne voulais pas l'interrompre au bout d'un ou deux chapitres par un voyage. C'est toujours une rupture d'habitudes, à tout le moins d'atmosphère. Pour écrire un roman, – un vrai, non pas une historiette, – il faut avoir devant soi de vastes étendues immobiles, des mois purgés de toute attente, sans projet autre que de labourer le papier au moins dix heures par jour, pendant des jours et des jours, dans une continuité féconde.

C'est si vrai que, comme on le sait si on lit les journaux littéraires, la plupart des romanciers en renom font le gros travail de leurs livres : le premier jet, – qui peut être repris ensuite à loisir par fragments, – pendant les vacances, dans quelque retraite, à l'abri des coups de téléphone, des invitations, des visites, des demandes d'articles, de préfaces ou d'interviews, bref de toutes les nécessités accessoires du métier et qui en rendraient impossible l'exercice essentiel.

En attendant de pouvoir me mettre à l'ouvrage, comme un peintre fait des croquis afin d'étudier les éléments d'un tableau, je griffonnais des notes, des portraits de mes deux personnages, me précisant peu à peu leur aspect, leurs manières, le cadre du drame que je pressentais, sans prévoir ce qu'il serait, – c'est pour savoir ça que l'on écrit, – mais dont je voyais se dessiner le point de départ. Je me préparais également en grossoyant d'avance des chroniques, – huit, pour être tranquille assez longtemps. Et, l'après-midi, je me laissais entraîner par Hélène et Isabelle. Ou je flânais, seul, en rêvant à cet univers qui commençait à sortir des limbes.

Une fois ainsi, je revis Josette Christian au bas de la rue Royale. Elle conduisait un cabriolet Jaguar. Carmen Tessier avait signalé cette acquisition dans un de ses « propos » qui m'était tombé sous les yeux par hasard. Voilà encore un risque : la force de l'habitude vous fait jeter un regard sur le journal de votre vis-à-vis, dans le métro, et vous apprenez quelque chose qui pourrait provoquer d'inopportunes pensées. Josette était arrêtée, attendant le passage. Legrand, son éditeur, se trouvait à côté d'elle. Ils bavardaient en riant. Très jolie, évidemment ! J'appréciai en vieux chauffeur la souplesse avec laquelle elle démarra, conduisant d'une main, une cigarette aux doigts, – tout à fait vedette. Mais cette désinvolture ne me

parut pas affectée. C'était l'insouciance de la jeunesse, l'aisance d'une gamine qui, à force de tripoter dès l'enfance les voitures familiales, a su conduire sans avoir jamais eu besoin d'apprendre. Question de génération, de milieu.

Au contraire, mon héroïne, bien que sportive, – il faut l'être pour conserver, à cinquante ans, la fermeté de chair et la souplesse que j'avais admirées, – mènerait une voiture modeste, une 202 probablement, en se tenant près du volant, les mains hautes, le buste assez raide, à la façon des chauffeuses tardives, toujours un peu appliquées. Ah ! il me tardait de la voir vivre dans le cours d'une action où je la connaîtrais de plus en plus intimement, – comme le lecteur la découvrirait lui aussi. Et il commençait à être temps d'entrer dans ce livre. Quand les préparatifs furent trop, les personnages peuvent se dissoudre avant d'avoir pris fermement consistance. René n'arrivait pas à se libérer de ses obligations de service, pour venir rejoindre sa femme. Tant pis ! Je ne pouvais pas, pour eux, compromettre une œuvre. Isa le comprit fort bien. De toute la famille, c'est la plus sensible au « prestige de la littérature ». Hélène lui proposait de rester chez nous et d'y attendre son mari.

– Merci, répondit-elle, mais j'aime mieux aller retrouver les enfants.

– Alors nous t'emmènerons, si tu veux.

En faisant un crochet pour déposer Isabelle à Rennes, – René commandait là, temporairement, un escadron, – nous gagnâmes B*** et arrivâmes au Val-d'Arnin où ma belle-mère vit depuis la guerre. S'y étant réfugiée, par une crainte, vraiment prémonitoire, des bombardements, elle n'a plus eu envie de retourner en ville. D'ordinaire, nous passons un mois avec elle au Val, quand ce n'est pas tout l'été. De la mansarde ombragée par un hêtre immense,

dans laquelle je m'établis pour travailler au bruit soyeux des feuilles, parmi les pépiements des oiseaux, on domine une houle de frondaisons. Sous l'œil-de-bœuf ébrasé dans le toit, sur de vulgaires planches soutenues par des tréteaux, j'ai écrit mon premier roman publié, et d'autres livres ensuite. Mais cette fois, comme celui que j'espérais mener à bien aurait pour scène la campagne à proximité d'une ville, au bord d'un fleuve ou d'une rivière, je ne voulais justement pas être, pour le faire, dans une campagne voisine de la ville et baignée par un fleuve. Pour composer, il faut se mettre dans l'atmosphère jusqu'au menton, mais surtout pas plus haut. Ou l'on s'y noie.

L'art ne vit que de choix et de transposition ; ces opérations ne sauraient s'exécuter si l'on ne reste pas suffisamment indépendant de ce que l'on écrit. Et ce que l'on écrit n'a vraiment de force que si c'est l'expression non de la simple réalité, mais d'une réalité transformée par le souvenir ou la nostalgie. Pour faire vivre Paris autour de quelques personnages, il est nécessaire d'aller en province regretter un peu Paris. Pour bien dépeindre la province, il convient assez d'aller la regretter à Paris. Faute de garder une distance, une indispensable liberté d'interprétation et de création, on fait du reportage romancé ou de la photographie, - ce à quoi tourne de plus en plus le roman actuel. Balzac a écrit *Le Curé du Village* loin de la ville où il situe ce drame; c'est-à-dire Limoges. Il la connaissait seulement par les impressions d'une rapide visite et par ce que put lui en dire sa maîtresse d'un moment, madame Marbouty. C'est une des raisons pour lesquelles il a si bien recréé sa physionomie, son « climat », en exprimant sa vérité essentielle.

Ma belle-mère, indulgente, se soumit à mes exigences. Elle fit assez rapidement ses préparatifs pour nous suivre à Saint-Cyr. Près d'un mois tout de même s'était écoulé

entre le choc initial et le moment où j'eus enfin la liberté de me mettre réellement au travail. Délai beaucoup trop long. Au seuil de ce livre désiré, je me trouvais tout à coup comme il arrive que l'on soit, paraît-il, devant une femme trop longtemps convoitée. Pour avoir trop à dire, on reste muet. C'est exactement ce qui se produisit. Les idées, les images, mille détails aventurés se bousculaient dans mon esprit, formant un désordre exaspérant, avec d'incessantes mutations qui ne me laissaient arrêter aucun point de départ. Tantôt je voulais commencer par dresser le décor, tantôt par la présentation des acteurs. Tantôt je pensais pouvoir débiter avec ces personnages en situation, puis retourner en arrière, tantôt la scène de leur première rencontre s'imposait à moi.

Mais je connais ce bouillonnement. Je sais comment on ruse avec cette fébrilité pour lui substituer la patience qui seule permet de dominer un sujet turbulent et d'en ordonner les matériaux. Hélène n'a jamais pu comprendre que je commence le plus souvent un ouvrage en déménageant mon bureau. C'est pourtant une bonne méthode, pour moi du moins. À chacun la sienne. Il faut prendre une espèce de position détachée, se faire croire qu'après tout on n'y tient pas tellement, à cette histoire. J'écris ce qui vient, sans y attacher grande importance. Puis je m'arrête, change de place un meuble, coupe une planche afin de fabriquer une étagère, ou dispose une tablette pour ma machine. Je reprends la plume et la laisse courir sur une autre feuille, sans m'occuper de ce que j'ai écrit la première fois. Je m'interromps pour bricoler de nouveau, tandis qu'un travail de décantation se poursuit dans ces intervalles. Puis j'attaque un troisième feuillet... etc.

Ainsi je brise l'allure emportée de mon esprit, comme on reprend un cheval qui gagne à la main, en lui sciant la bouche. Lentement la matière s'ordonne, des détails

reculent, certains finissent par disparaître ; d'autres, en revanche, avec lesquels j'avais peu compté, peuvent venir au tout premier plan, m'accrocher et me fournir un départ. En même temps, je me suis fait un nouveau nid pour y « pondre » à l'aise mon nouveau livre.

Mon cabinet de travail, à Saint-Cyr, c'est l'ex-buanderie, aux murs de pierre brute. Dans la maison, il n'y a pas de place. Avec ma belle-mère, sa cuisinière, Isabelle, René, leur fils, leur fille et la bonne d'enfants, nous sommes neuf. Et puis, Guy et Francine font trop de bruit. De la buanderie, accolée au garage. derrière la villa, on n'entend rien, on ne voit rien qui puisse me distraire. La fenêtre tout en longueur donne sur des taillis, sur des pins dont je n'aperçois que le pied rougeâtre. La pièce est petite, claire. Lors de notre précédent séjour, ma table se trouvait au milieu. Cette fois, je la poussai sous le vitrage en l'allongeant de chaque côté avec des planches, car je sentais que j'allais avoir à étaler pas mal de papier. Il me fallut arranger dehors un auvent de paille contre le soleil qui m'arrivait dans les yeux.

Puis je fabriquaï quelques rayons supplémentaires et les fixai au mur, pour placer à portée les dictionnaires, grammaires, manuels de syntaxe qui sont à l'écrivain ce que le mètre, l'équerre, le rabot et la boîte à onglets sont pour l'ébéniste. Quand enfin j'eus repoussé tout au fond, dans l'ombre, le vieux divan dont j'ai tout autant besoin que d'un bureau, déjà bon nombre de feuillets couverts de griffonnages jonchaient mon établi.

Je dis bien *établi*, de même que j'appellerais justement les pièces où j'écris, des ateliers. Les « ensembles » conçus par des décorateurs, les beaux bureaux bien astiqués qui demandent les manchettes de monsieur de Buffon, ne font pas mon affaire. Je besogne comme un menuisier, sur de longues surfaces où la matière première, l'ouvrage en

cours, les outils et les accessoires composent un désordre dont j'ai besoin. Piles de papier vierge, feuillets noircis, criblés de ratures et de repentirs, vieilles feuilles de notes qui me guident tout au long d'un livre, encriers, plumes, stylos, crayons, ciseaux, pot à colle, pipes, paquets de cigarettes, cendriers débordants, – à Saint-Cyr, coquilles ou galets provenant de la plage ; au Val, nœuds de bois, cristaux, fossiles trouvés dans mes promenades ; à Paris, médailles, bibelots découverts dans les boîtes des quais ou chez quelque brocanteur, et timbres pour ma modeste collection, – mettent autour de moi un mouvement qui entretient et ranime s'il le faut mon entrain. Pendant que la pensée fait une pose où se poursuit l'élaboration d'une idée, ou tandis que l'on cherche un mot, on facilite ce labeur des facultés involontaires en se livrant à quelque distraction d'une minute : tripoter un bibelot, un galet, décoller un timbre, bourrer une pipe ; nettoyer une médaille ou un coquillage – ceux qui savent dessiner crayonnent dans les marges les décors de leur livre ou les figures de leur héros.

C'est ce genre de menu divertissement que je me donnais tout en reprenant les feuillets sur lesquels j'avais laissé courir ma plume au hasard, comme je l'ai expliqué plus haut. Ces premiers jets étaient non seulement très différents les uns des autres, mais souvent même contradictoires. J'en éliminai à la première lecture, car ils s'avéraient stériles. Il en resta quatre ou cinq sur quoi l'on pouvait travailler. C'est-à-dire chercher les possibilités de développement offertes par chacun de ces points de départ et choisir celles qui semblaient convenir le mieux. On verra un peu plus loin comment s'opère ce choix. Pour l'instant, notons seulement qu'il comporte bien des hasards, car on joue sur l'imprévisible. Mais il faut justement qu'un roman soit une aventure où l'on se lance

comme un explorateur s'enfoncé en pays inconnu. Je mourrais d'ennui s'il me fallait rester huit heures par jour à rédiger une histoire dont je saurais d'avance où elle m'emmène et ce qu'elle contiendra. J'ai déjà dit que l'on écrit pour découvrir, pour voir, pour connaître ses héros, pour vivre avec eux.

Voilà pourquoi, chaque matin à sept heures, un rapide premier bain et mon petit déjeuner pris, je m'asseyais, impatient, nerveux, devant l'établi couvert de mes essais étalés.

Je travaillais jusqu'à une heure et demie. Ensuite après le repas, c'était la vie de famille, les plaisirs des villégiatures : promenades à pied ou en bateau, pêche, tennis ou jeux de plage, paresse sur le sable. J'y restais parfois seul, quand les autres partaient pour une excursion qui ne m'eût pas permis d'être de retour pour cinq heures : moment auquel je réintérais la buanderie, jusqu'à huit heures et demie. En ces occasions, Hélène ne suivait son frère et sa belle-sœur qu'à regret. Elle préférait demeurer avec moi, mais je la poussais à m'abandonner. D'abord parce qu'il eût été absurde qu'elle perdît tout un après-midi pour passer, en fait, peu d'heures près de moi ; ensuite parce qu'il ne me déplaisait point d'être de temps en temps... disons privé un peu de sa présence.

Un jour où elle était partie ainsi avec René, Isa et ma belle-mère, - c'était à la fin de juillet ou dans les tout premiers jours d'août, - je jouais avec mon neveu et ma nièce près de la tente d'où leur bonne les surveillait. Si je suis heureux, en un sens, de n'avoir pas d'enfants, il n'empêche que je les aime beaucoup, je m'entends très bien avec eux. Nous nous amusions de bon cœur, Guy, Francine et moi, lorsqu'une jeune femme sortant de l'eau vint s'étendre non loin de nous.

Je ne prêtais aucune attention à ce corps étalé parmi tant d'autres. Tout à coup, mon regard se posant par hasard sur le visage, je reconnus avec stupéfaction Josette Christian. Sa demi-nudité la changeait, la féminisait davantage ; mais il ne pouvait y avoir aucun doute, c'était bien elle. Comment diable se trouvait-elle ici !... Évidemment, on vient de partout à Saint-Cyr, mais ce n'est tout de même pas la grande plage à la mode. On se fût plutôt attendu à voir Josette dans quelque rendez-vous de vedettes : à Juan-les-Pins ou à Cannes, à l'Eden-Rock.

Je pensais, j'espérais même qu'elle ne se souvenait pas de moi ; elle m'avait vu pendant si peu de temps. De plus, j'étais à présent en simple slip, et très bronzé. Effectivement, un bon moment s'écoula sans qu'elle parût me reconnaître. Mais comme je glissais vers elle un nouveau coup d'œil, je rencontrai son regard et elle m'adressa un signe de tête, timidement me sembla-t-il, comme si c'était elle qui craignait que je ne la reconnusse pas.

Je ne pouvais sans goujaterie ne pas aller la saluer. Elle se mit debout à mon approche, avec une espèce de révérence qui n'arrangeait rien, au contraire. Je ne savais que lui dire, quand j'eus l'idée de lui demander quel hasard l'amenait ici.

- Mais, j'y viens tous les ans, au mois d'août ! Mon oncle a une villa sur le Grand-Dé.

Le Grand-Dé, c'est la dune rocheuse et couverte de pins qui borne la plage, au sud. Je me souvins d'avoir lu dans les journaux que Josette, ayant perdu ses parents pendant la guerre, vivait chez son oncle.

- Nous sommes arrivés hier soir, conclut-elle.

Elle venait ici régulièrement ! Comment ne l'avais-je jamais aperçue sur la plage, les années précédentes ?

- D'abord, répondit-elle, vous n'étiez pas ici, l'été dernier.

En effet, nous l'avions passé tout entier au Val-d'Arnin.

- Mais auparavant !

- Auparavant, j'étais une gamine, dit-elle avec un sourire un peu mélancolique. Vous n'avez pas fait attention à moi. Et, pourtant, il y a deux ans, notre tente était juste à côté de la vôtre. J'aurais peut-être dû vous parler de tout cela quand nous nous sommes rencontrés chez madame Archer, mais les circonstances semblaient peu propices.

Encore étourdi par ce qu'elle m'apprenait, je lui dis machinalement que je l'avais revue, une fois, rue Royale. En évoquant ce bref souvenir, je m'étonnais à part moi de la trouver bien différente ici. Sa réserve, une espèce de timidité, la gravité de son regard qui ne se livrait pas et de tout son visage, contrastaient étrangement avec sa hardiesse rieuse, alors qu'au volant elle bavardait, une cigarette aux doigts, avec Fred Legrand. Elle me rappelait davantage la jeune fille dont la distinction sévère, un peu froide, m'avait intéressé, un instant, après notre rencontre dans le salon de Françoise.

En ce moment, de même que ce jour-là, il me semblait sentir chez Josette une indéfinissable tension, plus exactement peut-être une espèce de réticence ou de contrainte. D'autre part, chez Françoise, elle portait un costume dans lequel elle paraissait mince et peu formée, très adolescente ; tandis qu'ici, presque nue, elle montrait une richesse de formes, des lignes très pures certes, mais qui ne se voient pas chez les très jeunes filles. Elle n'avait plus rien d'une enfant de « dix-neuf ans à peine » selon la formule de ses « prières d'insérer. ». C'était une jeune femme en pleine floraison, longue, svelte et belle. Ses cheveux encore mouillés lui prêtaient un air un peu sauvage. En me parlant, elle les secouait, moins pour les sécher, me sembla-t-il, qu'afin de se donner une contenance.

Je ne me sentais guère à l'aise moi aussi, moins que jamais avec elle. Pourtant mon antipathie s'était évaporée. Parce que cette irritation, je le savais bien, n'était pas provoquée par sa personne, ni même par un succès immérité selon moi. J'avais détesté en elle le concurrent secrètement exécré que représente pour nous tout individu qui se montre, dans notre métier, non pas supérieur à nous, – car celui-là ne nous laisse aucun espoir, nous l'admirons sans acrimonie, – mais notre égal.

Sentiment particulièrement fort chez les écrivains, les peintres, tous les artistes. Car leur effort créateur tend d'instinct à conquérir la durée. « L'éternité est un des appétits de notre âme », dit joliment Tabarin, après Aristote. Mais elle est étroite, si j'ose dire ; elle ne peut s'ouvrir à beaucoup d'œuvres. Celui qui semble avoir les mêmes chances que nous de faire passer la sienne à la postérité risque par là même de l'interdire à la nôtre. L'œuvre d'un artiste, c'est sa descendance. Si l'espèce humaine n'avait le droit de compter qu'un nombre limité d'enfants, si tous les autres devaient être détruits, s'il était permis à quelques hommes seulement d'être père et de se perpétuer dans leur fils, imagine-t-on quelle farouche bagarre se déclencherait entre tous ceux qui voudraient assurer leur descendance et défendre la vie de leurs enfants ! Nous, nous n'égorgeons pas nos rivaux. Quelle rare vertu possèdent malgré tout les écrivains !

Combien ma position vis-à-vis de Josette eût été différente, pensais-je, si je l'avais connue ici, avant ce prix. J'eusse probablement éprouvé de la sympathie pour elle. Si j'avais su alors qu'elle écrivît ou tentât d'écrire, peut-être l'eussè-je aidée. Car si nous prenons ombrage d'un talent qui surgit violemment, en quelque sorte contre nous, en revanche rien ne nous est plus agréable que d'en découvrir un encore en herbe et de le faire éclore.

C'est encore une façon de nous affirmer ; et comme toute créature habitée par une vocation, nous avons, contrairement avec notre jalousie professionnelle, l'instinct du prosélytisme.

Je regrettais un peu d'avoir rencontré trop tard l'auteur du *Rendez-Vous* ; mais je ne tenais pas, maintenant, à connaître Josette davantage. J'étais trop occupé à poursuivre une autre connaissance : celle de mes personnages. Les deux principaux et ceux dont je commençais à entrevoir autour d'eux les silhouettes recélaient pour moi plus de mystère, de sources d'intérêt, et avaient au total plus de réalité qu'elle. Je brisai avec le ton trop personnel, à mon gré, de nos propos, en posant à Josette, – puisque je ne pouvais la quitter tout de suite, – la question traditionnelle :

– Alors, travaillez-vous ?

– Oh ! vaguement. Et vous ?

Elle s'en souciait sans doute aussi peu qu'il m'importait à moi-même de savoir ce qu'elle faisait, mais là nous nous trouvions sur un terrain où je pouvais bavarder autant que l'exigeait la politesse.

– Eh bien ! je prépare un nouveau livre.

– Et ça marche ? demanda-t-elle, toujours selon le rite.

Elle avait déjà pris les usages du « milieu ». Ils lui donnaient plus d'assurance. Ses yeux verts me regardaient bien en face, à présent.

– Pas encore. C'est le plus dur, n'est-ce pas. Je ne sais ce que vous en pensez, mais moi je voudrais qu'un roman sorte insensiblement du silence, du vide. Il n'y a rien, et des sons naissent, à peine distincts, tandis que commencent à paraître des ombres encore confuses. Puis ce murmure devient paroles ; ces ombres, un décor avec des êtres qui s'y déterminent et se précisent aux regards, comme si le lecteur-spectateur mettait au point sur eux sa lorgnette.

- Je comprends, dit-elle en approuvant du front. Et l'action *continue*, parce que dans la vie rien ne *commence*. C'est ça ?

J'acquiesçai, puis m'excusai. Il était l'heure d'aller me remettre à la besogne.

- Mais nous nous reverrons, ajoutai-je par courtoisie. Je n'y tenais nullement, en fait. Quoi qu'il en dût être, nous aurions toujours un sujet de conversation.

Tandis que je remontais vers la maison, Josette s'était déjà effacée de ma pensée. Après la chaleur de la plage, il faisait si frais dans la buanderie-bureau que je dus mettre un pull-over ; puis j'allumai une pipe et, jouissant de mes aises, du silence, de la lumière plus jaune qui dessinait devant moi toutes les feuilles des buissons, les écailles et les larmes gommeuses des troncs de pin, je rassemblai mes essais. À force de les raturer, de les mélanger, de les récrire, j'avais réduit leur nombre à trois.

Trois débuts possibles, trois façons également acceptables d'établir dans le monde les deux personnages principaux et de fonder entre eux les rapports, la contradiction qui s'étaient révélés à l'instant de ma vision initiale, rue Montmartre. Ces deux êtres portaient à présent des noms. Le prénom de Claire et le patronyme de Meissonnier, évoquant l'opulence des moissons, m'avaient semblé, après bien des recherches, convenir à mon incon nue. Quant au puritain, la sécheresse du mot Duroc répondait à son aspect desséché ; mais le prénom d'Émile atténuait par sa mollesse une rigueur morale dont je n'étais pas tellement sûr. De tels détails, - assez longs à mettre au point, - ont une certaine importance, sinon pour le lecteur du moins pour l'auteur, car ils lui précisent ses créatures, ils l'y attachent.

Je relus ces esquisses. La première faisait de madame Meissonnier la femme d'un homme de cabinet, - historien,

naturaliste ou philosophe, – qui avait gagné en 1940, au moment de l'exode, quelque bourgade du Centre. Il y était resté ensuite, dans la paix d'une maison agreste, au bord de l'eau. Mais il lui fallait un secrétaire. Après plusieurs essais insatisfaisants, il prenait Duroc. Le livre commençait avec l'entrée de celui-ci dans la maison.

La deuxième esquisse débutait plus avant dans l'intrigue. Madame Meissonnier était la femme d'un ingénieur qui dirigeait une usine électrique construite sur un barrage, en pleine campagne sauvage, et Duroc le contremaître de cette usine. Le roman s'ouvrait sur une scène où perçait, chez Duroc, un désir sournois, refoulé par son horreur de la chair.

Enfin, dans la dernière version, Duroc était encore contremaître, mais cette fois d'une vieille papeterie située au bord d'une rivière, dans la banlieue d'une petite ville, papeterie appartenant à monsieur Meissonnier, à qui sa femme servait de secrétaire. Dans les trois esquisses, Claire restait, – parce que je l'avais vue à Paris, – une Parisienne transplantée en province.

Ce fut le troisième projet, un peu modifié, qui s'imposa. Le décor de l'usine électrique en haute région sauvage, – qui me plaisait beaucoup et m'avait accroché fort longtemps, – écrasait ces créatures. À la mesure de Claire Meissonnier, devait répondre la mesure du paysage. Et puis je presentais en Duroc, dans sa médiocrité, un orgueil qui ne pouvait s'accommoder d'une situation par trop subalterne. C'était un raté, mais, s'il n'avait pu obtenir un diplôme, il avait tout de même fait quelques études d'ingénieur et il jouait, dans la papeterie, un rôle indécis qui le rapprochait de cette qualité, ou pouvait à tout le moins lui permettre de s'en prévaloir.

Cette imprécision, le fait que Claire travaillât comme secrétaire de son mari, mettaient les deux personnages

sur un plan où ils se rencontraient naturellement ; les sentiments de Duroc s'y développaient naturellement aussi. Le deuxième projet n'aurait fourni à un contremaître aucune possibilité d'entrer dans l'intimité familiale de son directeur. Quant au premier, qui donnait à Duroc le rôle de secrétaire d'un savant, il entraînait à prendre le sujet de trop loin.

Je retins donc le troisième. Pour satisfaire le désir que j'avais exprimé devant Josette, je commençai par un rapide prélude évoquant plutôt par la sonorité lourde et sensuelle des mots que par des phrases, – sans grande originalité, – un paysage écrasé de chaleur, au fort de l'été. Dans le bureau, sombre derrière ses volets, la scène déjà esquissée se jouait en demi-teintes entre Duroc et Claire, tandis que monsieur Meissonnier faisait la sieste. Sa femme ayant dépassé de deux ou trois ans la cinquantaine, on pouvait voir en lui presque un vieillard. C'était sa seconde épouse. Ils avaient dû se marier une douzaine d'années auparavant.

Depuis longtemps, mes notes expliquaient le calme qui m'avait frappé chez cette femme, par son expérience. Celle-ci provenait assurément de l'habitude des hommes. Jusque vers quarante ans, Claire avait eu certainement une vie mouvementée. Non pas orageuse, car sa vertu éminente était justement de dissiper les nuages et de tout apaiser par cette simplicité qui étouffe les drames dans l'œuf en ramenant toute chose à sa plus juste proportion. Des hommes de caractère différent, auxquels elle s'était donnée avec la générosité dont je la savais pétrie, avaient rempli son existence. Je pensais pourtant que ces amours laissaient en elle un instinct insatisfait.

C'était celui-ci, – l'instinct maternel, – qui avait dû l'attacher à monsieur Meissonnier, veuf, embarrassé d'enfants en bas âge. Doux, bon et faible, incapable de dominer seul ses affaires, il lui offrait tout ce dont, sur la

pente déclinante de sa vie, elle avait besoin : le bonheur de servir, et des enfants à aimer.

Ces précisions, lentement mûries au cours de mes griffonnages durant le travail préparatoire, me donnaient de l'élan. Pendant six jours, j'écrivis sans arrêt, du matin au soir. Ce n'était plus le temps de tripoter les coquillages épars sur mon établi, de contempler les pins et de prendre mes aises. Je m'interrompais juste pour avaler ces maudits repas que l'on devrait bien, à de tels moments, pouvoir remplacer par une pilule nutritive. Il fallait plusieurs appels d'Hélène pour m'arracher à la buanderie, et j'en sortais plein d'irritation, supportant mal la présence des autres. Je mangeais légèrement et vite, dans une sorte de transe où j'entendais à peine les propos de table, impatient de fixer les phrases qui continuaient à se former dans ma tête.

Si certaines époques du travail produisent une écriture affreusement contractée, lente et dure, et si l'on ressent alors une véritable répugnance à prendre la plume, il est tout aussi pénible de la poser à d'autres périodes où l'on se trouve littéralement gonflé de phrases, où les idées coulent comme une huile et découlent les unes des autres. On ne peut plus arrêter le jaillissement torentueux des mots, et l'on craint de ne plus retrouver ce courant si l'on en sort.

C'est une bonne précaution de s'interrompre au milieu d'une phrase facile à continuer ; cela ménage un peu d'élan pour la reprise... Et, le soir, ou bien on tombe épuisé dans son lit pour dormir pesamment, ou bien, - comme on voit, après une longue journée au volant, défiler encore la route, - on continue, dans un sommeil fiévreux et mince, à écrire vertigineusement.

Bien entendu, pendant ces quelques jours, je n'allai pas à la plage, ne mis même point le nez dehors et ne songeai pas une seconde à Josette.

De pareils emballements, au début d'un ouvrage, vont rarement très loin. À la huitième page, le courant ralentit. Il s'arrêta aux trois quarts de la neuvième. Je m'y attendais. Autrefois, cette panne m'a fait manquer des livres. Je m'obstinais et, pour reprendre ma lancée, tombais dans la pire erreur : celle de relire immédiatement ce que j'avais écrit depuis le début. Trop proche de cette matière toute provisoire, ses insuffisances, sa gaucherie de première venue m'hypnotisaient. La part d'artifice qui découle de la convention même du roman, – il n'y a pas d'art sans convention, – me sautait aux yeux, accentuée par les maladresses et les tâtonnements propres à toute prise de contact. Incertain encore de ses créatures, on les dessine en traits grossiers.

La différence entre ce qui se forme dans votre esprit et ce que vous avez mis sur le papier vous décourage. Atterré d'écrire si mal, éceuré par ces personnages plats et, me semblait-il, sans rapports avec ceux que j'avais cru voir, lassé de mes efforts toujours plus infructueux pour repartir, je finissais par abandonner avec désespoir, dégoûté du sujet, de moi, de tout.

Maintenant je possédais un peu plus d'expérience, – on l'acquiert à force de faire des bêtises et ce que j'en dis ici n'en évitera aucune à mes jeunes confrères, car l'expérience humaine n'est malheureusement pas communicable : chacun doit commettre à son tour toutes les sottises commises par ses aînés. Du point de vue de la logique, c'est révoltant. Du point de vue pratique, cela s'accorde assez bien avec notre nature : ce qui nous est donné, ce que l'on acquiert avec facilité n'a pas grande valeur pour nous ; ce qui nous enrichit, c'est ce que nous avons payé cher. Et, après tout, le sens de la vie se trouve aussi bien dans le fait de commettre des sottises que dans celui de réussir.

À force de me tromper en voulant forcer l'inspiration et en croyant qu'un personnage, une scène, un décor peuvent venir, parfaits, du premier coup, j'ai appris que ce premier jet empirique produit simplement le matériau d'une construction future. Un matériau brut. Il sera plus tard refondu, purifié, mis en forme, puis ciselé. Finalement, poli. Les maladresses d'un début n'ont pas d'importance. On lui demande de « fournir », comme disent les peintres d'une couleur corpulente qui peut servir de base, en mélange, à de multiples dérivés. Rien de plus.

L'arrêt brusque après quelques pages n'a rien d'une rupture. C'est la pause à la fin d'une étape. Hélène, habituée à me voir m'interrompre ainsi, savait comme moi que ce temps mort ne signifie rien en soi, - mais elle ignorait qu'il précède l'épreuve décisive. Quand, à midi, revenant de la plage avec Isabelle et les enfants, elle me vit occupé à nettoyer les bordures de rocaïlle dans le jardin elle constata joyeusement :

- Alors, chéri, repos !

Elle était contente parce qu'elle allait pouvoir, pendant un jour ou deux, « profiter de moi » selon une expression que je n'aimais guère.

- Oui, dis-je. Mais pour pas longtemps.

Calme, affamé et, aussi bizarre que cela paraisse, complètement indifférent à ce que j'avais fait comme à ce qu'il me restait à faire, oublieux de mes créatures et de leurs histoires, j'étais de nouveau un homme normal. Je jouai avec mes neveux jusqu'au déjeuner. L'après-midi, Hélène et moi dans un canoë, Isa et René dans un autre, nous fîmes une croisière de quatre magnifiques heures sur une mer éventée juste à point. Le soir, nous allâmes au casino où j'aperçus de loin Josette qui dansait. Et, le lendemain même, je me remis à l'ouvrage.

Du fruit hasardeux, désordonné et provisoire de mon travail pendant les six jours précédents, il me restait à voir maintenant si je serais capable de tirer les fondations du roman, d'asseoir sur ces fondations l'édifice qu'elles doivent non seulement porter mais inspirer. Telle est l'épreuve à la fois des matériaux et de l'architecte. Ou bien j'établirais sur un support fécond mes acteurs, le décor et les bases d'une action, – car, hélas ! tout roman a besoin d'action, c'est sa dynamique si le cadre est sa statique, – ou bien il me faudrait abandonner. C'était fort possible. Pour un livre qui part, combien échouent à la sortie du port, entre la seconde et la quinzième page !

En relisant mon premier jet, je distinguai ce qui pouvait servir et ce qui manquait, les contradictions, les soufflures, les pierres friables, tout ce qui craquerait ou s'effriterait quand il faudrait y prendre appui, tout ce qui risquait de provoquer dans la construction des trous à travers lesquels s'effondreraient un personnage, un pan du récit, puis, miné par ces brèches, le roman tout entier.

Duroc en particulier était faible. Parce que je le connaissais mal. Parce que cet homme qui refusait l'amour, la chair, et qui allait répandre la corruption de son besoin dément de pureté était nouveau pour moi. Mais je ne devais pas le connaître trop. Il devait se découvrir seulement peu à peu, par ses actes, et garder dans les premiers chapitres son mystère. autant à mes yeux qu'à ceux du lecteur.

Travail de patience. Chaque jour, lent comme un bœuf au labour, je recommençais avec obstination ma besogne de la veille, recopiant ligne après ligne en changeant ici quelques mots dans une phrase, là quelques phrases dans un paragraphe, afin de plier l'écriture, d'une part aux exigences qui s'exerçaient en moi dans ces ténèbres où s'élabore la création, d'autre part aux effets que le métier me commandait d'obtenir.

Un livre est la conséquence, – disons mieux : la fusion, – de deux produits bien différents. Il y a le fruit d'une opération mystérieuse par laquelle le romancier s'assimile des êtres, les sent en lui-même et prend le pouvoir de les extérioriser ; et il y a le résultat d'un métier lucide, dirigé par la plus claire volonté. Contrairement à ce que prétendent des prophètes qui ne sont pas les miens, la raison d'être d'un roman, c'est d'avoir des lecteurs. Je désire faire ressentir à ceux-ci ce que je ressens moi-même agréablement, amèrement ou douloureusement. Pour y parvenir, il faut provoquer en eux une impression ou une émotion. Dans tel cas, telle impression ou émotion dépendra de tel « effet », et cet effet sera produit par tel moyen ; dans tel autre cas, autre chaîne. Le métier, c'est la connaissance et la possession de ces moyens, leur juste emploi, la maîtrise de ces effets. Voilà le travail conscient ; il doit contrôler sans cesse l'obscur alchimie de la création.

Chaque matin, je relisais ce que j'avais, le jour précédent, écrit puis tapé à la machine pour avoir une vision bien nette du texte. Je raturais, retranchais, ajoutais et recopiais enfin en apportant encore des modifications, mais aussi en trouvant dans cette sévère mise au point l'entraînement nécessaire pour augmenter mes matériaux de quelque nouvel apport.

Au bout d'une dizaine de jours, j'avais gagné. Le livre pouvait se faire maintenant. Les personnages tenaient debout, vivants, prêts à subir les fatalités découlant de leurs caractères et les conséquences du hasard qui les avait mis en contact. La vieille fabrique, avec ses murs trapus, son toit de tuiles brunes, accroupie au bord de son canal, sous la retombée des platanes qui se reflétaient avec elle dans ce miroir d'eau, existait réellement devant mes yeux dans l'ardeur de l'été. Tout autour, la canicule embrasait la campagne. Je voyais les craquelures de la

terre dans le jardin, les fleurs exténuées que madame Meissonnier arrosait au crépuscule, aidée par Jean-Pierre, – le fils de son mari, – un gentil garçon de seize ans qui venait de se faire coller au bachot. Assis sur un banc, le souffle court dans ces soirées trop chaudes, monsieur Meissonnier, dont les cheveux mettaient une tache blanche sur le fond des feuillages, admirait la jeunesse de sa femme et son activité. J'entendais le crissement des sauterelles dans les prairies desséchées, les chiens qui se répondaient de ferme en ferme à travers champs, l'interminable halètement des pompes puisant dans la rivière, pour l'arrosage des jardins maraîchers, une eau encore tiède... Et j'avais enfin écrit définitivement, me semblait-il, la scène initiale en la transformant peu à peu. Pendant que le patron faisait la sieste après le déjeuner, Duroc entrait au bureau pour demander des directives. Tandis qu'il parlait avec madame Meissonnier, son regard, une furtive crispation de ses traits laissaient transparaître sous sa contenance une violence qui trahissait son horreur, mais aussi une faim sauvage et inconscience de cette femme épanouie dans la sensualité de l'été. Elle ne s'en apercevait pas. Il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'à son âge elle pût troubler un homme. Pour elle, Émile était un garçon malchanceux, victime de son caractère aigri par une existence stérile. Mettant au compte de la chaleur l'agressivité qu'elle venait de sentir en lui, elle ne percevait pas dans son regard le premier éclair de l'orage dont je prévoyais la fureur sans savoir quelles en seraient les phrases. Mais à présent elles s'ensuivraient d'elles-mêmes.

En ces jours de travail calme, pendant la récréation de l'après-midi, je rencontrais plusieurs fois Josette, soit sur la plage, sur le plongeoir, au tennis, soit dans les bois de pins où j'allais souvent me promener, tandis que tout le monde à la maison faisait la sieste, – comme monsieur

Meissonnier. Les Da Monti, Hélène autant que son frère et leur mère sont d'enragés dormeurs. Ça m'agaçait un peu, moi qui ne saurais sans malaise dormir après le déjeuner. Pour dissiper la torpeur du repas, je prenais l'air sous les ombrages des dunes, en attendant que s'adoucît la reverbération sur le sable. Évidemment, j'avais présenté Josette à toute la famille. Isa, intoxiquée de *Samedi-Soir*, d'*Elle* et de *France-Dimanche*, était ravie de connaître une vedette littéraire consacrée par ces magazines. Quant à Hélène, très aimable avec la jeune fille, elle la considérait cependant d'un œil un peu trop sérieux. Je le lui dis et elle en rit avec moi.

Josette ne m'inspirait qu'une sympathie des plus banales et, de plus, un peu contrainte, car la gêne du début subsistait encore entre nous. Sans doute parce qu'aucun de nous deux ne se livrait. J'ai dit que, soucieux de bien autre chose, je ne désirais pas la connaître. Cela n'avait pas changé. Elle le sentait peut-être ou ne souhaitait pas se découvrir.

En tout cas, au cours de nos rencontres, même si par hasard nous nous trouvions seuls, il n'y avait aucune intimité entre nous. Nous parlions de la plage, des moyens de perfectionner son style au tennis, des plaisirs du ski nautique ou de la pêche sous-marine, n'abordant de questions personnelles que dans le domaine de la littérature. Et encore ! Elle ne m'avait même pas dit d'une façon sûre si elle écrivait ou non un autre livre. En serait-elle capable ? Il me semblait à présent deviner en elle une personnalité beaucoup plus complexe et des ressources infiniment plus grandes, – assez obscures, d'ailleurs, – que je n'eusse pu l'imaginer. M'étais-je trompé en la jugeant sans avenir ? Voilà tout ce qui m'intéressait.

J'appréciais la vivacité de son esprit, son ironie sans méchanceté, son très joli corps quasi nu dans le « bikini »

qui était à la mode en ces années-là. Au milieu de ses amies et amis, où les belles filles ne manquaient pas, elle se signalait par sa distinction. Mais sa grâce musclée d'Atalante ne m'attirait pas. À présent, la seule envie que m'inspirassent une chair, un corps féminins inconnus, c'était celle de n'y point toucher, de n'en pas respirer les odeurs. L'idée de ces odeurs étrangères et animales qui percent à travers tous les parfums me répugnait carrément, si certaines formes pures, – mais vues de loin, dans un grand bain de vent et de soleil, – conservaient encore quelque charme à mes yeux surpris de ne s'en point détourner. Joubert se trompe en déclarant que « le châtiement de ceux qui ont trop aimé les femmes, c'est de les aimer toujours » ; selon moi, c'est au contraire de ne les aimer plus, – punition bien pire, à tout prendre.

En voyant parfois Josette se silhouetter à contre-jour sur le miroitement des vagues, – debout, jaillissante, cernée d'un liséré de lumière, et aussi nette que si elle eût été entièrement nue, – je l'admirais comme une belle statue de bronze ; mais elle me produisait des impressions exclusivement intellectuelles qui transportaient sa silhouette de baigneuse au bord de la rivière où madame Meissonnier nageait avec Jean-Pierre, sa sœur Florence et le jeune mari de celle-ci. Le mécanisme sexuel ne jouait plus en moi que pour Hélène, dans un engrenage d'habitudes. Ses odeurs à elle, sa peau, son intimité étaient depuis trop longtemps confondues avec les miennes pour contrarier un instinct encore vivace. Les conditions de notre vie, que je résumais tout à l'heure, l'avaient entraîné à se satisfaire économiquement, comme l'appétit se satisfait sans recherche à la table familiale. Si l'on n'y trouve ni surprise ni nouveauté, – mais justement je les fuyais, dans ce domaine, – on y mange sans complications.

Un tel rapprochement a quelque chose d'odieux, je le sais. Cet instinct devenu ainsi purement bestial et qui, loin de garder aucun rapport avec l'amour, ne répond plus qu'à une nécessité d'hygiène, rabaissait Hélène et contribuait à la déprécier. Qu'y pouvais-je ? C'est l'aboutissement du mariage. Ce rôle plaisait à Hélène, il faut croire, puisqu'elle voulait me maintenir dans le mien. Je lui eusse témoigné plus de respect et d'estime en la trompant, me semble-t-il. Il lui semblait que c'eût été la pire injure. Ainsi vont nos idées. La logique des uns paraît absurde aux autres.

On remarque, j'espère, que mes sentiments pour Hélène, pour Josette également, supportaient le contrecoup de mes dispositions du moment. Je reconstitue les choses et mes états d'esprit non de l'extérieur, dans leur réalité objective, mais comme je les sentais, - remarque qui s'applique à tous les moments de ce récit et dont il faut bien tenir compte. Il y avait en moi un peu de mépris pour Hélène comme pour Josette, parce que je dédaignais toutes les femmes. Je dédaignais les femmes parce que Duroc les exérait. C'est moi qui l'avais créé ; il déteignait sur moi. Le romancier subit l'influence de ses personnages. Ils naissent de ses penchants, certes ; seulement les plus profonds de ceux-ci lui demeurent souvent inconnus tant qu'ils ne se sont pas exprimés dans cette création. Une fois incarnés, l'écrivain les sent en lui. Voilà comment il peut vivre sa créature. Duroc était fait des regrets de ce que j'avais perdu, et de mon dégoût actuel ; mais parce qu'un personnage romanesque est toujours dessiné plus grand, plus massif que nature, - une vertèbre de trop, ai-je dit, - il portait au degré du mépris et de l'horreur ce qui n'était en moi, quand il était né, que fatigue et désillusion.

De plus, il drainait pour en nourrir son puritanisme tous les petits dégoûts que la nature féminine inspire inévitablement à l'homme, mais qu'éclipsent l'admiration, l'émerveillement, le désir de la féminité. J'avais dû les subir autrefois sans m'en rendre compte, ces répugnances refoulées avant d'être senties, – c'était peut-être néanmoins à cause d'elles que j'avais une secrète aversion pour ma mère ; mais mon adoration d'enfant pour ma sœur les avait balayées. Elles ressortaient, quarante ans plus tard, à la faveur des circonstances, me fournissant cet Émile Duroc qui les projetait à son tour, à travers moi-même, sur Hélène et sans doute sur Josette. « Madame Bovary, c'est moi », a dit intelligemment Flaubert. Bien sûr. Nous ne créons jamais que des êtres qui nous habitent. Et même ces êtres divers ne sont, à tout bien examiner, que la somme totale d'une seule personnalité. Ils représentent, ils extériorisent ses contradictions.

Les éclosions simultanées de Claire Meissonnier et de Duroc exprimaient un dualisme dont je n'avais pas eu conscience en moi, du moins dans ce domaine, jusqu'à ce moment. Car madame Meissonnier aussi, c'était moi. Sa maturité embellie par l'imminence du déclin incarnait la splendeur ancienne de la passion que j'eusse voulu conserver, comme je conservais à cette femme de cinquante ans passés son éclat et sa jeunesse d'âme. Elle était mon désir de retrouver cette passion, ma revanche sur l'affreux puritanisme que Duroc me faisait découvrir en moi, la victoire de mes aspirations sur la réalité. Elle était la femme délivrée de tout ce qui la dépare, la chair sans exsudats, sans tache, sans souillure, bref : la pureté de mon vieux rêve sensuel. Je la voyais, épanouie dans ses fraîches robes d'été, dans cette chaleur où je la sentais vivre avec une légère et joyeuse ivresse, gouverner exactement sa maison, – je l'appelais Le Mênil, – faisant à tous

le don quotidien de son dévouement spontané, de son expérience et de cette paix qu'elle dispensait autour d'elle et qui était le fruit de son amour pour la vie. Cet amour qui est la vie même parce qu'il ne refuse rien, ni les peines ou les douleurs, ni le plaisir. De même qu'elle avait su tirer des richesses de ses maladies, de même elle acceptait toutes les voluptés, alors que les moindres complaisances faisaient peur à Duroc. Il « jouissait de se priver », lui disait-elle en riant.

J'avais découvert que, chaque jour, son travail terminé au bureau, encore excellente nageuse, elle gagnait par la rivière une sorte de lagon formé sous l'usine par les déversoirs du canal. C'était un semis d'îlots entre lesquels sinuaient capricieusement des bras d'eau tantôt profonde et endormie, tantôt ruisselant sur des lits de sable et de cailloux. Une végétation abondamment abreuvée, les buissons sous des voûtes de platanes, des clairières aux hautes herbes, des rochers en faisaient un désordre d'ombre et de lumière, une solitude où, dès qu'elle s'y était glissée, madame Meissonnier dépouillait son maillot pour le bonheur de nager nue, de s'exposer au soleil, de sentir alterner sur toute sa peau la morsure de la chaleur et les caresses satinées de l'eau. Elle devenait là l'expression absolue de ce panthéisme qui avait été pour moi la clef même de la vie.

On voit combien j'étais amoureux de cette fille de mon désir. Tout en elle m'enchantait : son beau corps, ses pensées, ses actes, ses paroles. J'entendais sa voix dont les sons graves contrastaient savoureusement avec la fluidité des labiales, son grand rire. Et je détestais Duroc qui dans cette merveilleuse innocence ne voyait qu'impureté. Plus exactement, son impureté inconsciente, tout ce qu'il y avait en lui de pourri par son caractère, par une vie fermée sur les pires relents d'âme et les vénéneuses fermentations,

fuyait avec épouvante devant cette pureté d'avant le péché originel.

Je détestais cet homme comme je détestais en moi ce qu'il incarnait et dont il me purgerait peut-être. Mais je le plaignais aussi comme, dans mon esprit, le plaignait Claire, pitoyable à cette misère, à tant d'absurdes tourments. Jugeant que son amertume provenait des refus qu'il avait accumulés entre le monde et lui, elle essayait avec bonté de le forcer gentiment à se décuirasser. Elle voulait le faire entrer dans la famille et qu'il s'y sentît au milieu d'amis. Elle l'invitait à se détendre, à partager leurs divertissements, à venir avec eux à la rivière, se baigner, canoter. Et peut-être eût-elle réussi à le désarmer. Peut-être sa faim dénaturée, ramenée peu à peu aux normes par la force du naturel de cette femme, se fût-elle changée en amour pour celle-ci. Madame Meissonnier était loin de le chercher, cet amour. Elle n'y pensait même pas. Mais je l'estimais capable, s'il se révélait, d'y consentir indulgemment pour donner à ce malheureux la joie dont il avait tant besoin.

Un soir où Duroc avait accepté de dîner avec eux au lieu d'aller manger à sa gargote, je l'entendis dialoguer avec Claire, dans la nuit. Il avait aidé à l'arrosage des fleurs. Il allait partir. Madame Meissonnier lui parlait, au coin de la maison, dans la chaleur qui rayonnait des murs. Brusquement, d'un ton où il y avait encore du défi, mais déjà aussi, malgré lui, une espèce de confiance, il racontait son enfance assombrie par la guerre, par l'anxiété des siens pendant les dramatiques hivers de 1914 et 1915, la mort successive de ses deux frères, au front, la tristesse et la gêne de son adolescence, puis ses études d'ingénieur interrompues par la nécessité de gagner immédiatement sa vie.

Ce qu'il ne disait pas, mais je le lisais dans ses souvenirs, – non sans surprise, car, si j'avais bien pressenti un drame de ce genre, je le prévoyais plus vulgaire, – c'était l'expérience

qu'il avait faite à cette époque en s'éprenant pour la première fois d'une femme : une jeune fille apparemment délicate et charmante qui, lorsque enfin il avait timidement osé se déclarer, s'était révélée la pire catin. J'eusse plutôt cru à quelque initiation manquée par une prostituée plus ou moins répugnante ; mais ses demi-confidences venaient de laisser sentir en lui plus de sensibilité que je n'avais cru jusqu'à ce moment. L'aventure d'ailleurs eût été banale pour d'autres garçons. Pour lui, cet indestructible souvenir avait transformé toutes les femmes en Lilith. Mais madame Meissonnier pouvait remplacer cette conviction par une tout autre. Et elle y serait parvenue si, à ce moment, ne s'était introduit dans le livre un personnage inattendu, qui allait remettre tout en question.

C'était Josette, ou plutôt la jeune baigneuse inspirée par la silhouette de Josette au bord des vagues et transportée, comme je l'ai dit, de Saint-Cyr au monde imaginaire du Mênil.

Je l'y avais vue d'abord, simple figurante, passer sur la rive ombreuse, dans le groupe des jeunes. Une voisine, un peu plus âgée que Jean-Pierre, ex-compagne de sa sœur Florence, au collègue. Mais Florence était mariée maintenant et ne se souciait plus de cette Claudine qui avait été pourtant sa très chère amie, – un jeune mari fait oublier bien des choses. Avec la complicité de l'été, Claudine, délaissée, trouvait peu à peu, en madame Meissonnier, séduite par sa jeunesse, sa grâce effrontée, ses audaces et son esprit, une complaisance tendre et rieuse dont les limites restaient encore indécises en moi.

Couché à plat ventre sur mon vieux divan, les yeux fermés, j'observais, j'écoutais ces créatures : mes enfants en somme. Pareils à des enfants véritables, ils m'étonnaient souvent et parfois je ne les comprenais pas. Des données immédiates de la personnalité que je leur avais plus ou

moins consciemment fournie, ils tiraient des conséquences déconcertantes à certains moments, quelquefois même irritantes parce qu'elles ne correspondaient pas à l'idée que je me faisais d'eux. Claudine, en particulier, me déroutait complètement. Si je reconnaissais aisément en Claire et en Duroc leurs liens avec moi-même, je ne discernais absolument pas ce que Claudine pouvait bien représenter. Elle ne ressemblait même plus à Josette, hormis par son corps et les traits du visage, ses yeux, ses cheveux. Elle devenait provocante, libertine, changeait le ton du livre où elle prenait de plus en plus d'importance. Bientôt, intimement liée avec madame Meissonnier, cette nouvelle venue se transforma en personnage de premier plan.

Je perdais contact. Il me fallait m'efforcer, comme un père raisonnable, de laisser faire mes fils et mes filles au lieu de vouloir les plier à ma volonté. C'est pourquoi je recourais au divan. Là, dans une immobilité détendue et flottante, s'évoquait un puzzle d'actes, de pensées, de sentiments, d'influences réciproques. Peu à peu une pièce d'abord embarrassante y prenait sa place, ou brusquement toute une combinaison de traits apparaissait. Je retournais alors à l'établi, écrire tantôt quelques phrases lentes et incertaines dans lesquelles je restais empêtré des heures entières sans trop savoir ce que je voulais dire ; tantôt à bride abattue et pas assez vite encore pour les pensées qui m'éperonnaient. Les jours maussades ne manquaient pas où, las de me traîner du divan à la table et de la table au divan, écœuré par ce métier de fou, j'abandonnais pour descendre à la plage, vivre comme tout le monde, mais tourmenté malgré tout par le remords de cette désertion. Et d'autres jours, après dix heures de travail têtue, je me trouvais finalement riche de vingt ou trente lignes, bien content encore si elles n'étaient pas à refaire.

Cependant, tous les deux ou trois jours en général, j'avais quelques pages à lire, le soir, à Hélène : habitude conjugale comme une autre, – un peu ridicule comme les autres. Hélène venait dans l'atelier, – c'était le seul moment où elle eût la permission d'y séjourner, – elle s'asseyait sur le divan, m'indiquait le passage auquel nous nous étions arrêtés la dernière fois et m'écoutait en silence. En lisant ainsi à haute voix, je prenais mieux conscience de ce que j'avais écrit, surtout dans les dialogues. Parfois, Hélène me faisait quelques remarques, mais, la plupart du temps, ses manifestations se bornaient à une phrase de ce genre :

– C'est très bien. C'est captivant, mon chéri.

Elle m'embrassait, et j'avais un peu le sentiment d'être un petit garçon dont la maman admire gentiment les pâtés de sable. Hélène aime lire, bien sûr, surtout des romans policiers anglais ; mais, si la littérature existe pour elle, c'est uniquement parce que j'en fais.

En réalité, à Saint-Cyr, avec Josette seule je pouvais vraiment parler de ce à quoi je consacre la moitié de mes jours. À Paris, mes amis, écrivains comme moi, et le plus intime : Georges Armand, me fournissaient mainte occasion d'échanges. Les autres étés, Georges venait passer quelque temps chez nous, au Val-d'Arnin ou ici ; cette année, il se trouvait depuis le début de juin à Minorque, en train d'écrire un essai que son éditeur lui réclamait. Je ne disposais comme interlocuteur que de Josette. Bien sûr, elle ne savait pas grand-chose du métier, mais justement elle s'intéressait d'autant plus à mes confidences et, dans la faible mesure de son expérience, c'était elle la plus capable de ressentir ce que je ressentais.

Quand nous abordions ce sujet, je me laissais aller sans contrainte, seulement c'était rare. Si je la voyais assez souvent, ce n'était presque toujours que quelques minutes ou dans des circonstances peu propices à la conversation :

sur le ponton éclaboussé par les plongeurs, en mer, au bar du casino où quelqu'un l'accompagnait. Elle appartenait à un groupe bien différent du nôtre, – beaucoup plus jeune, naturellement. Nous menions à Saint-Cyr une existence presque exclusivement familiale, ne fréquentant que quelques voisins avec lesquels nous avions lié, à force de nous voir à peu près chaque été, des relations, d'ailleurs de pure politesse et dont il est inutile d'encombrer ce récit. Josette, au contraire, faisait partie d'une bande nombreuse, fort agitée, du genre progéniture de nouveaux riches. Je l'apercevais au milieu de jeunes gens aux cheveux trop longs, au pantalon trop court et trop étroit, – ces affreux *blue-jeans* importés du Far-West, – avec lesquels ils se prenaient, sur les bidets à roulettes appelés Vespas, pour des cow-boys chevauchant de fougueux mustangs. Ou bien, en slip, ils jouaient les Tarzan. Les filles à pieds plats, cheveux tombants et robe cloche, croyaient évidemment qu'il suffit de se donner l'aspect d'une sonnette pour ressembler à Juliette Gréco. Josette, elle, avait le bon goût de ne se chercher nul modèle et de s'habiller toujours avec son élégante simplicité. Aux pétulantes vespasiennes, – ainsi appelions-nous, René et moi, ces scooters, – elle préférerait son cabriolet Jaguar. Je le lui enviais parfois. J'ai tant aimé les voitures, jadis ! Elles me faisaient rêver, comme le firent les femmes, plus tard. Comme des femmes, j'en avais trop usé, peut-être. Néanmoins, celle-ci réveillait en moi une vieille sensibilité.

– C'est mon prix, me dit Josette.

Je le savais, Carmen, la commère, l'ayant écrit, mais j'aurais voulu l'oublier. Josette m'offrit de conduire le cabriolet. Je n'en avais plus envie.

C'était la première fois qu'elle évoquait son succès. Il y en eut une autre. Un jeune reporter de *Match* ou *Arts*, passant par Saint-Cyr, saisit cette occasion d'interviewer

Josette Christian. Très gentiment, elle voulut me l'amener. Savait-elle que je refuserais ? Je refusai, en effet.

Quelques jours après, Josette me dit brusquement :

- Vous savez, je n'aime pas le battage qu'on a fait autour de ce prix. Vraiment, je n'y suis pour rien. J'ai été ravie, bien sûr, de pouvoir me payer cette voiture et quelques robes ; mais c'est tout ce qui me plaît là dedans.

Je l'avais trouvée sur le Petit-Dé, assise sur le banc vers lequel se dirige généralement ma promenade solitaire d'après le déjeuner. Vraisemblablement, elle m'attendait et méditait ces confidences, une jambe repliée sous elle, le menton dans sa main :

- J'ai été entraînée avant d'avoir pu me rendre compte. On avait prévu l'événement et tout préparé pour l'orchestrer, sans m'avertir.

- Si cela vous déplaisait, vous auriez pu vous dérober très rapidement.

- Non, dit-elle en secouant la tête.

Je ne voyais point ce qui l'eût empêchée de se soustraire aux interviews et aux objectifs, néanmoins je ne lui demandai pas d'explication. Ce n'était pas ses mystères qui m'occupaient, mais le personnage qu'elle avait introduit dans le monde du Mênil : cette surprenante Claudine. Je la cherchais en elle. Nous demeurions silencieux, un peu engourdis par la chaleur, par un bourdonnement où se confondaient le bruit faible et régulier du ressac au pied des rochers et la stridulation monotone des insectes dans le sous-bois. Je ne voyais pas grand-chose de commun entre la jeune fille réelle et l'imaginaire Claudine, hormis leur jeunesse, leur grâce, - mais un peu plus sèche, plus garçonnière chez Claudine, - leur chevelure vivace et aérée, avec ce parfum de foin murs que madame Meissonnier se plaisait à respirer dans les cheveux de sa petite amie et dont ceux de Josette m'envoyaient en ce moment la

juvénile odeur. Quoi !... L'inclination inattendue de madame Meissonnier pour Claudine, ces complaisances trop tendres auxquelles je la sentais pencher, traduiraient-elles un désir dont je serais habité à mon insu ?... Allons donc ! me répondis-je aussitôt. Ce parfum ne me déplâit pas, cette bouche est belle, et j'ai donné à Claudine ces grands yeux vert de feuille ; mais je n'ai aucun sentiment pour Josette, pas la moindre tentation de la prendre contre moi !

Dans la robe fraîche et volante que Josette portait comme sa sœur du Mênil, ses épaules charmantes, son genou sortant, replié, avec cette exactitude de contours qui est la marque des grands statuaires, ne provoquaient en moi nulle envie. J'en admirais la matière, la forme, la couleur de sable brûlé ; elles n'attiraient pas ma main. Si proche de la jeune fille dans notre solitude, dans cet engourdissement où bien des gestes eussent été faciles, c'était à Claudine, à madame Meissonnier réunies comme nous, mais sur un banc du Mênil, dans cette même torpeur chaleureuse, que se reportaient mes sensations. Plein de la présence de ces deux femmes, pensant tout haut en quelque sorte, je dis à Josette qu'elle m'avait probablement inspiré un personnage. Je lui en fis le portrait, évoquant les liens qui se resserraient entre les deux amies ; et, en parlant, il me sembla découvrir soudain la véritable origine de leur rapprochement. Non, ce marivaudage sensuel entre Claudine et madame Meissonnier ne provenait pas d'une mystérieuse source cachée en moi. Mais bien sûr ! c'était tout simplement un trait de mœurs, la marque de notre époque sur mes créatures. Et je raisonnai ainsi :

- L'évolution actuelle tend à unifier les êtres comme les choses, à « standardiser ». En supprimant peu à peu les particularismes, elle efface également les caractères distinctifs des sexes : elle virilise la femme et par là même

féminise l'homme. Si bien que la confusion amoureuse devient inévitable : c'est la caractéristique de notre civilisation. Voilà pourquoi cette jeune fille *up to date* a dû intervenir dans mon roman...

Je discourus assez longtemps de la sorte, balourd comme un hanneton, sans remarquer d'abord que cette confusion amoureuse date d'aussi loin qu'existe l'Histoire, – et ensuite que Josette me considérait d'un œil fixe, la figure toute changée, avec quelque chose de sourdement violent. Quand je m'en aperçus, ses cils battirent comme si elle s'éveillait. Elle se leva.

– Excusez-moi. Il faut que je parte.

Elle me quitta brusquement. Je me rendis compte alors de ce que je venais de lui dire à propos de Claudine après lui avoir annoncé qu'elle me l'avait inspirée. Peu flatteur pour une jeune fille d'apprendre qu'elle a fourni le modèle d'une rouée, trop encline à jouer tendrement avec les dames mûres ! Si elle avait pris ce portrait pour le sien, elle devait être profondément blessée.

Désolé, j'eusse bien voulu remettre les choses au point, mais plusieurs jours passèrent où, mal à l'aise, traînant obscurément ce remords qui me gênait dans mon travail, je cherchai Josette sans la voir. Tout à coup, entrant avec René prendre un digestif au bar du casino, je la trouvai en compagnie d'un magnifique Tarzan. Elle était d'excellente humeur. Je lui rappelai notre entretien, la priant de m'excuser si j'avais pu lui laisser croire que je parlais d'elle en lui décrivant les faits et gestes de Claudine.

– Elle tient de vous son séduisant aspect, et rien d'autre. Elle rit et me répondit.

– C'est moi qui vous dois des excuses pour être partie si vite. En vous écoutant, j'avais oublié l'heure d'un rendez-vous avec Jacky.

C'était l'athlète. Nous le connaissions de vue, René et moi. Elle nous le présenta, puis ajouta qu'elle profitait de cette rencontre pour nous faire ses adieux, car elle partait le lendemain soir.

- Vous ne serez pas restée longtemps, il me semble, remarqua René.

- Un mois juste, commandant. C'est la mesure de mon respect pour les traditions familiales, dit-elle en riant. Maintenant, je prends le large : je pars en croisière avec des amis.

Mon beau-frère soupira.

- Vous avez de la chance ! Moi aussi, je m'en vais ; mais c'est pour réendosser l'uniforme.

Cependant, je devais la revoir, le lendemain même, sur la dune encore. Et, cette fois aussi, elle me cherchait. Du reste, elle me le déclara tout de suite, avec un sourire, ajoutant d'un air amusé et un peu rêveur qui donnait à sa bouche et à ses yeux infiniment de charme qu'avant de partir elle voulait « tout de même » me poser une question. J'acquiesçai. Mais elle usa de précautions oratoires.

- Je ne devrais sans doute pas vous demander ça, puisque vous ne m'en avez jamais rien dit. Nous n'avons jamais parlé de mon livre, quoique vous l'ayez lu, je l'ai appris par votre belle-sœur. Il n'a pas beaucoup d'importance pour moi, poursuivit-elle, tandis que j'attendais en silence, un peu gêné. Vous savez, je ne me prends pas du tout pour un écrivain, et il ne s'agit pas tant du *Rendez-Vous* que de vos sentiments à son sujet.

- Eh bien ! je le considère comme un bon roman, un peu acide, un peu *dépendant*, comprenez-vous ? Pas assez détaché de vous-même, mais très bien écrit et, en somme...

Elle m'interrompit.

- Non, ce n'est pas ça. Laissons de côté sa valeur littéraire. Vous avez prononcé le mot juste : *dépendant*. Voilà ce qui me tracasse. De quoi, « dépend »-il ?

C'était tout une conférence à faire. Je l'entrepris méthodiquement mais bientôt Josette m'arrêta encore, d'un sourire.

Très bien, dit-elle. Je suis rassurée. Je croyais, voyez-vous, que vous aviez remarqué à quel point mon livre « dépend » des vôtres, et je craignais que cela vous ait déplu. Mais je m'aperçois que cette influence ne vous a pas frappé.

Il me fallut un moment pour digérer ma stupeur.

- Des miens ! C'est invraisemblable !... D'ailleurs, aucun critique n'a fait le rapprochement... Et vous auriez lu mes livres !

- Oh ! les critiques ! dit-elle en haussant une épaule. Bien sûr, j'ai lu vos romans. Tous. Le premier, j'avais dix-huit ans. Je me suis procuré les autres aussitôt. Les derniers, je les ai achetés chaque fois qu'ils paraissaient.

Trop stupéfait pour noter que la somme des intervalles entre ces parutions ne correspondait pas avec l'âge de Josette, je l'écoutais me dire qu'elle avait lu et relu ces volumes et qu'elle s'en trouvait imprégnée avant de songer à écrire.

- En réalité, si j'ai été poussée à en faire un, c'est à cause d'eux. Dans une certaine mesure, vous m'avez dicté cette histoire ; à des moments, j'entendais votre voix.

- Vous ne me connaissiez pas.

- Mais si, voyons ! depuis longtemps. Je vous l'ai expliqué. Et j'avais passé tout l'été à côté de vous sur la plage ! Votre ton habituel et votre style de romancier ne se ressemblent guère ; c'est pourquoi, sans doute, les critiques n'ont pas décelé votre influence sur ce roman. Je pensais que vous l'aviez sentie, j'y voyais la raison de cette froideur qui marque nos relations.

Je n'avais pas encore fini de tomber des nues. Et ces révélations en avalanche ne me plaisaient pas du tout.

J'aurais voulu pouvoir retourner de quelques minutes en arrière pour supprimer cet entretien qui menaçait ma liberté d'esprit. Déjà, une confusion bousculait les frontières que j'avais établies entre le monde réel et celui de mon travail. Je n'entendais absolument pas me laisser ramener à Saint-Cyr ni à moi-même.

- Si j'avais senti cette influence, dis-je assez sèchement, je n'aurais pu qu'en être flatté. Si vous trouvez en moi quelque froideur, comme vous dites, elle fait partie des défenses qu'un écrivain doit nécessairement élever entre un ouvrage en cours et toute sollicitation extérieure, si agréable soit-elle. Et puis j'ai quarante-trois ans ; sans empêcher la sympathie, cela met pas mal de distance entre nous.

Je lui souhaitai une bonne croisière, beaucoup d'amusement et la quittai pour rentrer aussitôt. J'étais agité, de très mauvaise humeur. Au diable, les gens ! Ils semblent n'avoir tous qu'un but en ce monde : vous encombrer ou vous détourner de votre fragile construction. Faudra-t-il voler et se faire mettre en prison pour être libre pendant six mois ! Pourquoi n'existe-t-il pas des monastères laïques, des cloîtres où personne ne parle ? ...

Arpentant l'atelier, je repoussais comme à coups de tête les souvenirs de cette agaçante conversation, les suggestions qu'elle laissait en moi. J'avais les nerfs à fleur de peau ; même les feuillettes semés sur l'établi m'irritaient, parce que je n'éprouvais nulle envie de m'asseoir là-devant. « Tu es un écorché vif », me dit toujours Georges. Je le sais, c'est idiot ; mais si nous n'étions pas à vif, comment recevriions-nous, pour les traduire en détail, des impressions que les autres ressentent seulement en un bloc grossier. Tout nous entraîne et nous oblige à aiguiser sans cesse cette excessive sensibilité.

Dans sa chambre, Hélène dormait encore sur son lit chaud, ivoirine dans l'ombre. Je dépouillai mon *sweat-shirt*, mon short et m'allongeai contre elle. J'ai dit que l'amour était devenu pour moi une hygiène. La preuve ! Une sorte de bromure, à peine différent de celui dont se bourrait Flaubert. Plus calme, en descendant à la plage avec toute la famille, j'emportai *Le Rendez-Vous* pour vérifier les allégations de Josette et pouvoir les oublier. C'était absurde ; j'aurais dû me gaver jusqu'au soir de romans policiers. Purge parfaite. Le lendemain au réveil, je me serais très probablement retrouvé en équilibre. Mais la plus secrète des vanités littéraires m'induisait en tentation sans que je m'en aperçusse. Elle voulait mesurer mon influence sur ce livre, ma part dans son succès. Même chez les meilleurs d'entre nous, même inconsciente ou, au contraire, énergiquement combattue, la vanité est, plus encore que l'égoïsme, un ressort essentiel de notre fonction. Sans la vanité, nous ne supporterions pas les astreintes d'où sortent nos œuvres. Elle les fait parfois grandes et nous rend toujours plus ou moins odieux.

La première fois que j'avais pris *Le Rendez-Vous*, je l'avais ouvert, bien déterminé à lui trouver des défauts. Dans cette disposition, fréquente chez les critiques, – trop souvent prévenus contre un ouvrage ou un auteur, pour des raisons purement personnelles, ridicules, mais humaines, et dont on ne peut guère se défendre, – je n'avais accordé aux héros qu'une attention hargneuse. Cette fois, je les vis impartialement et demeurai suffoqué. Cette lecture confirmait mes conclusions précédentes : Josette avait simplement composé son récit avec des éléments mi-réels mi-rêvés ; seulement, comme j'ignorais qu'elle fréquentât Saint-Cyr, je n'avais pas reconnu leur origine. À présent, j'identifiais le cadre, le Grand-Dé, le Petit-Dé, la plage, le casino, travestis sous des noms

d'emprunt, un peu modifiés géographiquement. Et, mis au fait, je découvrais avec irritation que Josette s'était inspirée non pas de mes livres, comme elle le croyait, – tout au plus y avait-il une parenté de sujets, – mais de ma personne. Ce séducteur mûr dont elle avait rendu sa jeune héroïne amoureuse et jalouse, le modèle n'en pouvait être que moi-même. J'en eusse douté pour bien des raisons, – entre autres parce que personne ne vous voit comme vous vous voyez, – si la femme de ce personnage n'eût été incontestablement la mienne.

– Ça, c'est un peu fort m'exclamai-je en refermant le mince volume.

Hélène était allongée à côté de moi sur le sable.

– Quoi, mon chéri ? demanda-t-elle.

– Tu as lu ce bouquin, n'est-ce pas. Et tu n'as rien remarqué ?

Elle hésita, un instant.

– Si.

– Ah ! vraiment ! Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

– J'ai pensé qu'il valait mieux pas. Et puis, c'était plutôt gênant.

– Gênant ! Tu veux dire que c'est...

Les mots me manquaient. Cette gamine !... Elle avait osé se servir d'Hélène et de moi pour faire un roman ! Quel comble !... Et, par-dessus le marché, elle se taillait grâce à nous un énorme succès. Je revoyais des pavés dans les journaux « 150^e mille », – lisez 60 mille ou 80, et quelquefois 15, tout vulgairement, – mais mon plus fort tirage était de trente.

Tout à coup, une constatation me frappa. Ce succès eût été plus grand encore si l'on avait connu les clefs du *Rendez-Vous*. Je frémis en imaginant quelle publicité scandaleuse Fred Lafarge en eût tirée. Scandale des plus profitables pour moi aussi. Mais j'ai ce genre de réclame

en horreur. Qu'un livre ne fasse aucun bruit, tant pis ! S'il en fait, que ce bruit soit pur. Je ne peux sentir aucune forme de cabotinage, - c'est pourquoi, dans le « milieu », mes amis se comptent sur les doigts d'une seule main. La pensée de la honteuse spéculation à laquelle ce roman eût pu donner lieu m'inondait de sueurs froides qui éteignirent le premier feu de ma colère contre Josette. En vérité, je lui devais presque de la gratitude. Si elle eût dit à un autre que moi...

Mais, au fait, pourquoi tant de discrétion ? Singulier, ce soin de dissimuler la source de son inspiration ! On l'avait assez questionnée là-dessus. « Qu'est-ce qui vous a fourni votre sujet ? Avez-vous eu des modèles pour vos personnages ? » Etc. Je connais l'insistance des reporters. On résiste mal à ce harcèlement. Il est difficile de ne pas se couper en répondant à un interrogatoire cent fois repris par tous les interviewers auxquels vous livre une réussite comme celle de Josette. Elle n'avait rien avoué que de banal. La surprenante fille !

Je n'étais pas stupide au point de ne pas voir que Josette avait été plus ou moins amoureuse de l'homme qu'elle imaginait en moi, - comme Hélène s'était gardée de me le faire remarquer. Mon visage, ma voix, mon aspect, mes manières me déplaisent, mais ils ont plu à pas mal de femmes ; et le prestige de l'écrivain avait pu compter beaucoup pour une adolescente nourrie de mes livres, - quelles lectures, à cet âge ! Sans doute gardait-elle de ce sentiment juvénile une pudeur et un respect qui eussent motivé son silence sur ses modèles.

Cette explication logique, psychologiquement fondée, ne me satisfaisait pourtant pas. Il y avait autre chose. Dans l'attitude de Josette envers moi, depuis notre rencontre chez Françoise Archer, je constatais une continuité de réticence. Notre ultime entretien lui-même n'était pas

exempt d'ambiguïté. Ses confidences recélaient de la vérité, mais aussi de l'équivoque, comme toute sa conduite.

Peut-être, après tout, ressemblait-elle plus que je ne le croyais au personnage de Claudine. En somme, je pouvais avoir pressenti en Josette des choses, – le vague de ce mot convient bien ici, – qui s'étaient traduites en Claudine par sa sourde violence, par l'amertume dont relevaient, au fond, ses audaces avec madame Meissonnier et son hostilité contre Duroc.

Au lendemain du départ de Josette, quand, mal à l'aise, l'esprit encore brouillé, je me remis à l'œuvre, cette hostilité contenue jusque-là tourna rapidement à la guerre déclarée entre Duroc et la jeune fille. Je travaillais avec peine, ne sentant plus que la colère d'Émile outré par des provocations sans cesse plus impudentes. Claudine, visiblement, voulait l'exaspérer. Elle prenait prétexte de la canicule pour lui étaler sous les yeux, dans des costumes réduits à l'ultime minimum, le plus possible de cette chair féminine qui agissait sur ses nerfs comme un acide sur du zinc.

Malgré les interventions de madame Meissonnier, contrariée dans son naturel et dans sa pitié pour le pauvre Émile, mais faible avec Claudine, la jeune fille, – en quelques jours d'une écriture nerveuse, intermittente et incertaine, – devint véritablement féroce. Non contente de se livrer devant lui, quand il venait se baigner, à des exhibitions dont une fausse ingénuité ne masquait plus l'intention perverse, voire aux plus lascifs jeux de mains avec madame Meissonnier trop indulgente pour savoir s'en défendre, Claudine se mettait à larder Duroc d'insolences qui atteignirent à l'insulte un jour où elle l'avait adroitement contraint de se promener, seul avec elle, en canot. Elle m'égarait en même temps que ce malheureux, comme Josette par ses révélations avait ébranlé mon équilibre. Elle disloquait le couple initial Duroc-Claire

Meissonnier, y substituant un couple Duroc-Claudine. Elle éclipsait Claire, me faisait oublier l'inconnue de la rue Montmartre, source du livre. Je me perdais au milieu d'un roman désaxé par une hypertrophie pareille aux excroissances molles et monstrueuses que l'on voit soutenues par des fourches ou des béquilles dans les tableaux de Salvador Dali. Que restait-il de mon premier dessin ? Je ne parvenais même pas à savoir si les deux femmes se disputaient inconsciemment Duroc, ou si Claudine disputait à Duroc madame Meissonnier qui eût été éprise de lui sans encore s'en douter. Ou enfin si la jeune fille, dépourvue d'aucune intention, agissait par pur instinct, obéissant à un besoin jeune et féminin de semer autour d'elle le trouble, - reflet sans doute de l'ambiguïté de Josette, de son comportement dont la bizarrerie m'obsédait insidieusement.

Dérouté par le désordre de mon ouvrage, j'en vins à écrire un peu moins chaque jour. Quand je m'étendais sur le divan, à plat ventre, les yeux fermés, c'était maintenant Josette qui imposait à mes tentatives d'exploration son énigme, les profondeurs cachées sous sa spontanéité apparente et sous la fausse ingénuité de Claudine.

Qu'elle ait été, un ou deux ans plus tôt, troublée non point par moi, mais par l'image qu'elle s'en faisait et en avait donnée dans son roman, ne signifiait plus rien. Simple forme d'une de ces « flammes » auxquelles la puberté est sujette. Josette assurément s'en était débarrassée grâce à la puissance libératoire de l'écriture. Par le truchement de son récit, elle avait satisfait ses désirs, sa jalousie envers ma femme et mes maîtresses passées, - du moins celles qui figuraient dans mes livres. Elle s'intéressait désormais à des garçons aux larges épaules. Beaucoup plus normal que de rêver à un quadragénaire dont elle aurait pu fort bien être l'enfant. Mais sans doute, en bonne fille d'Ève, - et telle qu'elle avait dépeint sa juvénile

héroïne, curieuse et rouée, – ses occupations avec des athlètes au front bas ne l'empêchaient point d'essayer, à l'occasion, son pouvoir sur un barbon. Peut-être gardait-il encore pour elle quelque prestige du temps où il lui semblait inaccessible, olympien. Quelle revanche et quoi de plus amusant que de forcer à présent son attention, de tenter avec lui l'éternel jeu de la femme et du pantin ! *Cette froideur dont nos relations sont restées empreintes*, avait-elle dit, ou quelque chose d'approchant. C'est bien ça : le vieux ne se laisse pas prendre ; alors, d'un petit air rêveur et doucement ému, avant de s'éloigner, on lui colle dans les gencives quelques révélations percutantes. Comme une Claudine assène à un Duroc la vision de son corps, à peu près nu. À chacun son punch.

Je m'efforçai de revenir au Mênil. Mais je n'arrivais plus à fixer devant mon regard intérieur la papeterie, la vieille maison, le jardin, les platanes, la rivière tigrée d'ombre et de soleil, ni à saisir les comparses : le jeune Jean-Pierre, sa sœur Florence et son mari. Ni même monsieur Meissonnier. Ils erraient, transparents comme des spectres, dans les ruines de mon premier édifice entre lesquelles s'élevait sous un ciel de feu cette nouvelle construction impulsive, hétéroclite, toute en porte à faux. Elle se lézardait déjà. Je sentais les matériaux s'effriter de jour en jour et, si j'essayais de les cimenter, de bâtir encore, c'était pur réflexe. En relisant, le soir, les pages péniblement noircies, je m'apercevais que les actes décrits et les paroles dites, personne ne les avait réellement accomplis ou prononcées. Mes sentiments désertaient ce monde qu'ils avaient composé pour s'y satisfaire. Ils l'abandonnaient malgré tous les efforts de ma volonté, parce que le réel leur offrait de nouveau un attrait, une nourriture.

Mais, à mesure que je m'éloignais ainsi du Mênil et de ses indigènes, la réalité se séparait des transpositions. Elle

remplaçait la vision romanesque, créatrice, par la vision objective, – et stérile, – des choses et des êtres. En se dégageant ainsi peu à peu de Claudine, Josette, dans la netteté des souvenirs que je gardais d'elle, m'obligeait à la considérer différemment.

Il y a, – faut-il le répéter ? – réciprocité d'action entre le romancier et ses créatures. Parce que je cessai d'agir sur Claudine, elle cessait d'agir sur moi et de me porter à croire que Josette dût être une rouée. En fait, rien de ce que je connaissais d'elle ne justifiait une pareille opinion. Rien, après tout, ne prouvait qu'elle ait jamais eu, comme je m'étais laissé aller un peu facilement à l'imaginer, l'intention de me troubler ou de jouer avec moi « à la femme et au pantin ». Ambiguë, contradictoire, oui certes, elle l'était, réellement, assez insaisissable aussi. Mais, à tout prendre, elle n'avait absolument rien fait pour me provoquer. Au contraire. Même ses « révélations », considérées objectivement, ne contenaient rien qu'une question, légitime en somme, et l'hommage courant d'un jeune écrivain à un aîné. N'était-il pas normal qu'elle se fût étonnée de mon silence au sujet de son roman et qu'elle eût envie de connaître mon opinion sur cette œuvre ! Elle avait cru s'inspirer de mon genre, et s'était inspirée inconsciemment de ma personne. Et cela expliquait de la façon la plus simple pourquoi, dans les interviews, elle n'avait pu rien dire de précis sur ses modèles.

Je passais un peu d'un extrême à l'autre. C'est dans ma nature. Mais je ne perdais pas néanmoins la conscience des singularités que j'avais notées dans l'attitude de Josette envers moi.

Rêvassant à ma table, la plume en suspens sur une feuille accablée de ratures, ou tripotant quelque coquille fraîche aux mains, couché sur mon divan ou assis sur le banc du Petit-Dé devant l'horizon de mer empanaché au

loin d'une fumée rousse, il m'arrivait de revoir Josette, – avec cette acuité évocatrice dont j'ai déjà parlé ailleurs, mais encore développée par ma profession, – de revoir Josette, dis-je, dans le relief d'un dessin double, inexactement superposé. C'était de cette marge incertaine entre deux contours que mon esprit, – mon esprit seul, croyais-je, se trouvait prisonnier. Un problème obsédant à la façon des mots croisés dont un rang de cases reste vide. J'avais besoin de faire la mise au point, de réduire ce flou comme on amène en coïncidence, dans une lorgnette ou un viseur, les deux images d'un même objet. Mais Josette ne livrait à mon souvenir que sa grâce changeante et ses mutations. Je l'apercevais telle qu'elle m'était apparue sur la plage, déférente, singulièrement timide pour une vedette qui avait affronté sans trac les feux roulants des flashes, la mitraille des objectifs, les micros, les sunlights de la télévision, toutes les formes de la curiosité publique, et elle cillait devant moi ; ou comme elle se silhouettait sur le miroitement des vagues, jaillissante dans la perfection presque nue de sa ligne plus féminine que je ne l'eusse imaginée ; primesautière et rieuse lorsque nous bavardions sur le plongéoir ou bien en chevauchant chacun un « pédalo », joueuse et si jeune avec ses cheveux crépés par l'eau de mer qui mettaient un feston d'ombre sur sa joue. Ou telle enfin que je l'avais vue sur ce banc même, parmi les pins, l'après-midi où je craignais de l'avoir blessée. Ses larges yeux fixes tournaient au vert orageux. Un feu lui montait aux pommettes : chaleur de colère contre moi ou de désir pour quelqu'un d'autre si, comme elle l'avait dit, elle m'avait oublié. Une dent pinçait sa lèvre sensuelle... Et, le jour de notre dernière conversation, où elle semblait en me questionnant cacher une anxiété sous un air d'amusement...

Sans m'en rendre compte, j'étais pris au piège de ces images trop complexes. En m'obstinant à les scruter pour les réduire, je m'habituai insensiblement à en subir le charme et non plus à en chercher le sens. Bientôt, ce ne furent plus les contradictions de Josette que je sentis, mais sa présence de plus en plus vive, séduisante et rajeunissante, avec la suavité de ses épaules dans la fraîcheur de son décolleté, sa pureté de baigneuse saturée d'eau et de soleil, ses mains brunes, ravissantes, cette odeur de pain sur le grill qu'exhalait son corps exposé sur le sable, et le chaud parfum de fenaison dont le vent se chargeait en jouant dans ses cheveux. Je n'entendais plus la voix de madame Meissonnier, mais la sienne, son rire aérien, et Claudine me semblait invraisemblable quand je revoyais Josette si modeste, assise sur sa jambe, découvrant avec candeur un genou de petite fille.

J'avais de moins en moins de pages à lire à Hélène. Ce tarissement régulier lui eût montré que quelque chose n'allait pas en moi, si elle n'en eût été de reste avertie par mon humeur. Je la terrorise un peu dans ces moments-là. Elle a peur de s'attirer quelque répartie furieuse en essayant maladroitement de m'aider. Ce n'est pas facile d'être la femme d'un écrivain ou d'un artiste. Il ne suffit pas de savoir se taire ; il faut encore participer, et il faudrait un tact absolument divinatoire pour ne pas froisser par un mot discordant ou un geste notre sensibilité agressive. La tendresse peut l'exaspérer autant que l'indifférence. Comme je déplorais l'absence de Georges ! Il sait merveilleusement lui, se mettre avec moi à l'unisson. Et pour cause ! Hélène, par cela même que je la sens intimidée, peu sûre de moi quand je suis moi-même incertain, m'agace. Elle ajoute à ma nervosité la conscience de mon égoïsme. Je reconnais tout l'odieux de la tyrannie que j'exerce sur elle ; mais je n'y peux rien.

L'agonie de mon livre nous rapprochait en un sens. Dans la maison soudain silencieuse et presque vidée, nous étions seuls avec ma belle-mère. René avait, depuis une quinzaine, rejoint son bataillon. Isa était partie avec mes neveux pour passer quelque temps chez ses parents. Ces longues après-midi vacantes, fuyant un travail stérile avec l'espoir que peut-être, loin de l'établi, l'inspiration me reprendrait tout à coup, je les usais en longues promenades avec Hélène. Nous parcourions les bois de chênes-liège et de pins, ou nous allions sur la côte nous perdre dans l'immensité déserte de ce front de mer. L'océan s'étale et meurt en silence sur ces infinis de sable ponctué de loin en loin par un rocher qui semble tombé du ciel, les ruines d'un hameau, la carcasse d'un très vieux navire échoué jadis à la lisière du flot. Leur ombre s'allonge démesurément et tourne comme un doigt désignant l'étendue de l'espace aride où rien ne bouge hormis les ombres des nuages et, parfois, quelques lointaines silhouettes, minuscules et lentes comme des insectes cheminant sur cette blancheur d'os. Même les mouettes sont absentes de ces solitudes pétrifiées par le sel. Leur vacuité répondait à la déréliction de mon esprit abandonné par ses habitants, de même que les pêcheurs avaient quitté ces maisons lorsque le flot s'était peu à peu retiré. J'attendais vainement qu'il remontât en moi.

La faculté créatrice est indépendante de la volonté. J'avais beau chaque matin, m'appliquer au travail, reprendre assez loin de l'endroit où le livre avait dévié et récrire ces pages en espérant retrouver ainsi, mécaniquement, la ligne de mon œuvre et l'élan pour la poursuivre. Mais rien n'est plus difficile à prendre et plus facile à perdre que la hantise d'êtres inexistants. Je m'obstinais inutilement, et je le savais. Je savais à présent que ces fantômes avaient fui devant une vivante. Ce qui m'arrivait,

j'avais fini par le comprendre et me trouvais inapte à l'empêcher. Comment l'eussè-je pu, alors que parfois les actes les plus élémentaires, - entrer dans un bureau de tabac, prendre ma voiture, téléphoner ou écrire une lettre, - me présentent des difficultés insurmontables. Rançon de l'hypertrophie intellectuelle, à mesure que la sensibilité, l'intelligence, le pouvoir d'analyse se développent, il se produit une atrophie des autres capacités. Que ferais-je s'il me fallait commander un peloton, comme en 1940 ? L'habitude de l'immobilité devant une table paralyse la faculté d'agir. À force d'imaginer, on en vient insensiblement à remplacer les actes par leur représentation. Enfin la lucidité stérilise. On sait tout, on voit tout, on se voit même en train de faire ce que l'on doit accomplir, - et l'on n'accomplit rien, parce que toute chose devenue pensée, la pensée joue le rôle d'action.

Le seul effort dont je fusse capable, c'était de me cramponner à ce livre naufragé. Mais le travail mécanique grâce auquel je me maintenais encore à flot me devint lui-même impossible. À quoi sert de recopier, jour après jour les mêmes pages si le sens ne s'en modifie pas profondément !

- C'est fini, dis-je un soir à Hélène. J'abandonne.

Alors, en cette fin de septembre, pour moi lugubre, je sombrai dans les ténèbres où tombe le romancier livré à sa solitude, à son vide. Déshabité de toute créature, il n'est plus qu'un corps sans âme, lui dont la vie consiste à porter en son corps les âmes des autres. Je retrouvais, avec le sentiment de mon impuissance à exister pour moi seul, celui d'une totale inutilité, ce dégoût de moi-même et du monde et cette envie de la mort qui remontent rapidement en moi si je cesse d'être occupé par des présences étrangères.

Et, pourtant, que le monde autour de mon enfer était beau, en ces jours revivifiés par les fraîcheurs automnales ! L'odeur plus forte de la résine se mêlait aux senteurs salines du vent et aux fumées du goémon que les pêcheurs brûlaient sur les dunes. Quand je quittais, pour sortir avec Hélène, le divan sur lequel je passais à présent toutes mes matinées, nous trouvions une plage nouvelle où les baigneurs tardifs cessaient d'être les figurants du grand carnaval. Les villas se fermaient une à une et à travers la bruine ou les averses d'équinoxe, Saint-Cyr redevenu village, prenait des traits rustiques, une figure comme délivrée par les approches du sommeil.

Mais à quoi bon cette beauté ? Je la percevais par habitude d'analyste sans l'éprouver en moi. Elle ne me faisait que mieux sentir l'horreur de moi-même, mon affreuse indifférence à tant de charmes, ma rancune contre Hélène, sa tendresse et son corps usés, incapables de me rattacher à ce monde où seule une enfant de dix-neuf ans, après avoir tué en moi l'écrivain, pouvait à présent me ressusciter avec ma curiosité, mes appétits, mes désirs, mes joies d'homme, – de jeune homme.

Une enfant de dix-neuf ans !

Postface³

Voici donc revenu, dans l'œuvre de Robert Margerit, Bruno, le héros du *Dieu Nu*. On le retrouve ici, dans les années 1952-53, à l'âge de quarante-trois ans. Il a abandonné l'Université, où il se trouvait chargé de cours, « pour devenir décidément romancier ». Et il se raconte à nouveau dans ce texte, à la fois comme homme et comme écrivain.

Le bilan de sa vie conjugale n'est pas franchement positif. Certes, le couple mène une vie paisible, dans une relative harmonie. Mais où est l'exaltation d'autrefois ? Si Hélène essaie de « profiter » de son mari (Bruno n'aime pas cette expression) en dehors des longues heures qu'il consacre à son travail, lui, de son côté, trouve qu'elle le gêne souvent, et il est content quand elle le laisse seul. Il déclare ne plus s'intéresser aux autres femmes, mais lorsqu'il parle de ses relations intimes avec Hélène, ce sont les mots *habitude* et *hygiène* qui sont employés !

En fait tout cela est écrit au passé, et on soupçonne dès la première phrase du texte que la situation a été modifiée : « j'ai rencontré Josette non seulement par hasard, mais contre mon gré ». Bruno emploierait-il le prénom seul si Josette Christian n'était pas devenue une intime ? Auteure⁴ à dix-neuf ans d'un roman érotique à succès, *Le Rendez-Vous*, elle lui a été présentée au cours d'un cocktail par Françoise Archer, « une des rares femmes qui ont encore un salon littéraire ». Bruno raconte longuement ses relations amicales avec Françoise. La nouvelle devrait-elle, outre Hélène, comporter deux héroïnes ? On s'interroge (deux femmes ça va, mais trois, bonjour les dégâts !) Mais non, c'est bien Josette qui tient la vedette par la suite.

3. En ce qui concerne *La vie littéraire*, la pagination indiquée renvoie évidemment au texte reproduit ci-dessus, p. 11 à p. 78.

4. Je suis favorable à la féminisation des noms de métier, fonction etc... J'espère ne choquer personne avec cette orthographe, qui garde encore en France un air exotique.

Bruno pense qu'elle n'a aucun avenir littéraire, et leur première rencontre n'aurait pas eu de suite, s'ils ne se retrouvaient l'été, comme voisins de plage. Utilisation un peu trop facile du hasard ? Non, élément constitutif primordial de toute l'histoire : le hasard remonte à plusieurs années, et c'est parce qu'elle a pu chaque été admirer à son aise, et sans qu'il le sache, son auteur préféré, que Josette a décidé d'écrire à son tour. Sans cela les deux familles auraient continué à voisiner, sous leurs tentes de plage, sans se connaître.

Les rencontres entre Bruno et Josette rythment maintenant tout le texte, en plusieurs épisodes romanesques qui alternent avec des pages moins légères de réflexion littéraire. Certes le tout-psychologique n'a plus cours aujourd'hui en France, mais cela ne peut nous empêcher d'admirer rétrospectivement – historiquement pourrait-on dire, avec un recul de quarante-cinq ans – la maîtrise de Margerit en ce domaine. L'étude de la « cristallisation » qui conduit peu à peu Bruno de l'indifférence à l'obsession (lorsque Josette quitte la station balnéaire) est un chef-d'œuvre du genre.

Il y a dans les dernières pages du texte une sorte d'alacrité, d'enthousiasme retenu, de jeunesse retrouvée, qui marquent la naissance d'un amour. Mais Bruno en est encore à s'étonner de ce qui lui arrive (« une enfant de dix-neuf ans ! »), et la conclusion de la nouvelle reste entièrement ouverte pour le lecteur. Ce début d'aventure aura-t-il une suite ?

Première surprise dans cet itinéraire de découverte : lorsque la nouvelle paraît, en 1955, Margerit a déjà écrit cette suite. *La Vie Littéraire* est en effet le début de *La Malaquaise*, roman publié dès le début de l'année suivante aux éditions Gallimard⁵.

5. Robert Margerit, *La Malaquaise*, Gallimard, 1956, 293 p. Malheureusement ce roman n'a pas été réédité récemment et il n'est pas disponible en librairie. Le Fonds Robert Margerit à Isle et la B.F.M. de Limoges en possèdent chacun un exemplaire.

Il va de soi qu'il y a là un brusque élargissement de l'horizon, et que la valeur de *La Vie Littéraire* en est un peu changée. L'ensemble est très cohérent, très homogène : mêmes personnages, mêmes thèmes, même étroite combinaison, en contrepoint, entre les épisodes de la vie sentimentale de Bruno et ses efforts désespérés pour terminer l'écriture de son roman (il passe de longues périodes sans s'en occuper). Un détail technique intéressant : dans tout le texte, les personnages fictifs (Bruno, Hélène, Josette, etc.) côtoient constamment les acteurs réels de la vie sociale et culturelle des années 50. Ce sont Françoise Giroud, citée dès la première page, puis entre autres Jean-Jacques Gautier, Luc Estang, Robert et Gaston Gallimard, mais aussi Edwidge Feuillère et Jean Marais, et même les amis personnels de l'auteur, Jean Blanzat et Georges-Emmanuel Clancier ! Il s'agit d'un galop d'essai pour l'auteur, qui utilisera le même procédé avec les personnages historiques dans *La Révolution*, ouvrage auquel il va se consacrer entièrement de 1956 à 1963. Ici, l'impression de vérité est assez saisissante.

Bruno et Josette se revoient à Paris, et c'est Josette qui fait un jour le pas décisif : « Je vous aime, je n'y peux rien⁶ ». Suit bien entendu une liaison, dont il est inutile de raconter les péripéties, car l'essentiel est comme d'habitude le soin méticuleux avec lequel l'auteur cerne les sentiments des personnages et leur évolution. Retenons simplement que Bruno sent presque toujours chez Josette une sorte de réticence, comme si elle n'était pas entièrement à lui. Il cherche un concurrent, et découvre en fait une concurrente, qui n'est autre que Françoise Archer. Celle-ci revient donc en force dans le roman, auquel d'ailleurs elle donne son titre : *La Malaquaise*, parce qu'elle habite Quai Malaquais, où elle tient son salon. On comprend la place que Bruno lui accordait au début de la nouvelle. Et on

6. Ce Bruno a bien de la chance avec les femmes. On se rappelle que dans *Le Dieu Nu*, Hélène s'était aussi mise à sa disposition, comme maîtresse ou comme épouse.

constate qu'une fois de plus les amours saphiques jouent un rôle dans un livre de Margerit ; et qu'une fois de plus Bruno se trouve effectivement partagé entre trois femmes (Hélène, Josette, Françoise), comme c'était le cas dans *Le Dieu Nu* (Marité, Jacqueline, Hélène). Étrange constance d'un destin.

La liaison avec Josette prend fin, mais Bruno n'a aucune animosité envers Françoise. Il raconte une de leurs dernières entrevues, pendant laquelle ils se sont expliqués sur leur sympathie réciproque. Extrait (c'est Françoise qui parle d'abord) :

« - Si vous étiez une femme, vous seriez la femme que je suis. Ou inversement, si j'étais un homme, je serais ce que vous êtes. Compliqué, n'est-ce pas !

- Non, dis-je, très clair pour moi. Et vous avez parfaitement raison.

Si j'avais eu assez de liberté pour y réfléchir, j'aurais sans doute reconnu cela depuis longtemps. N'avais-je pas senti bien souvent que j'aurais voulu être elle-même ! »

Bruno est-il seul en cause dans cette conversation, qui répond effectivement à des sentiments largement exprimés plus haut dans le livre (p. 154) ? Voici une deuxième surprise : cet autre roman qu'il n'en finit pas de composer est lui aussi déjà écrit, et Margerit l'a publié en 1950 sous le titre *Par un été torride*. On découvre la similitude des deux œuvres, l'une déjà éditée, l'autre en cours de rédaction, dès que Bruno relate la rencontre fortuite qui lui a donné l'idée de cette œuvre, et qu'il en fixe le cadre et les principaux personnages (*La Vie Littéraire* ci-dessus p. 26). Ensuite, tout concorde, à quelques détails près. Mais une page de l'auteur dans *Singulier-Pluriel*⁷ nous dispense d'accumuler des preuves :

7. *Singulier-Pluriel*, sorte de Journal très complexe tenu par l'auteur dans les années 1970, qui se trouve dans le Fonds Margerit, à Isle, cf. à son sujet dans le *Cahier R. M. N° VI* les textes de F.-J. Authier, A.-M Pérez-Lacarta, et Sandrine Marcillaud-Authier.

« Tous mes livres sont nés d'une rencontre ou d'une obsession -sinon d'une rencontre et d'une obsession (...). Je n'aurais pas écrit *Par un été torride* si je n'avais croisé, rue Montmartre, en me rendant aux *Nouvelles Littéraires*, une inconnue dont la fugitive vision fut à l'origine de ce roman, comme je l'ai exposé dans *La Malaquaise*⁸. Ce que, d'ailleurs nul n'a compris. C'est ma faute. Voulant montrer de quelle façon procède la création romanesque, je reconstituai dans ce livre la genèse de *Par un été torride* ; mais, ne pouvant attribuer à un écrivain imaginaire (Bruno, importé du *Dieu Nu*) un ouvrage déjà publié sous mon nom, je modifiai un peu les éléments secondaires de cette histoire. Le principal personnage féminin, madame Bléhaut, devint madame Meissonnier. Le principal personnage masculin, Rex, s'appela Duroc ; de secrétaire, je le transformai en contremaître. La maison au bord de la Dordogne se métamorphosa en une vieille papeterie. Il ne me semblait pas que ces modifications dussent déconcerter. J'avais tort. Un lecteur des plus avertis et des plus amicaux, Yves Gandon, semble bien avoir, dans sa critique de *La Malaquaise*, exprimé l'opinion générale. Il disait à peu près ceci : Dommage que tout au long de ce livre il soit fait allusion à un roman qu'écrit Bruno, et qui demeure inconsistant pour nous. Voyant Gandon, le lendemain, au Syndicat des critiques, je le remerciai de son article et ajoutai : « Vous souvenez-vous de *Par un été torride* ? – Parfaitement. – Eh bien, voilà le roman que Bruno est censé écrire. – Ah bon ! Mais, mon cher, comment s'en rendrait-on compte ? Vous avez changé les noms, la situation sociale de vos héros, le milieu, et vous n'évoquez de l'intrigue que certains épisodes ! » C'était juste. Peu importe, à présent. Qui se soucie de cet *Été Torride* et de *La Malaquaise* ! »

8. C'est effectivement la même rencontre au même lieu, que décrit Bruno p. 26.

Soit dit en passant, ce Gandon devait avoir, contrairement à ce qu'il dit, une mémoire très courte, car les éléments des deux récits se superposent assez bien. Margerit exagère même un peu ci-dessus les différences qui les séparent. Madame Meissonnier ne vit pas comme il semble le dire dans une « vieille papeterie », mais, non loin de la papeterie dirigée par son gendre, dans une maison bourgeoise au bord de la Dordogne, comme madame Bléhaut dans *Par un été torride*.

Le jeu littéraire de l'histoire enchâssée dans une autre histoire a toujours été pratiqué. Un auteur se trouve déjà au centre de l'œuvre dans *Contrepoint* d'Huxley et *Les Faux Monnayeurs* de Gide. Mais faire écrire par un personnage de son roman un autre roman qu'on a déjà publié soi-même quelques années auparavant, c'est vraiment très fort. Jamais la formule de Gide, « Composition en abyme », n'a été mieux illustrée⁹. Les miroirs se multiplient, les reflets sont renvoyés de l'un à l'autre. La femme rencontrée rue Montmartre, « merveilleusement harmonieuse dans son opulence », engendre sous la plume de Bruno madame Meissonnier qui lui ressemble, mais elle a déjà engendré madame Bléhaut dans *Par un été torride*, et Françoise Archer représente un autre exemplaire de la même personnalité. Bruno se félicite d'avoir créé le personnage de Claudine à l'image de Josette, en lui prêtant, par intuition, les penchants amoureux qu'il découvre ensuite chez Josette, mais le même personnage, avec les mêmes penchants, se trouve déjà dans *Par un été torride* sous le nom de Michèle. Emile Duroc vient doubler Lucien Rex ; la vie quotidienne au « Ménil » (dans *La Vie Littéraire* et *La Malaquaise*), reproduit assez exactement celle des « glycines » (dans *Par un été torride*), avec les repos et les bavardages sous les arbres du parc et les baignades continues dans la rivière.

9. Ce n'est pas un hasard si Arlette Albert-Birot l'a aussi utilisée pour parler de *Souvenirs de Grabinoulor*, miroir du *Grabinoulor* créé par son mari (*Cahier R.M. N° VI*).

Mais il nous faut surtout parler, bien entendu, des rapports entre Bruno et Robert Margerit. Il ne s'agit plus ici de comparer les deux romans (Margerit ne se met pas lui-même en scène dans *Par un été torride*) mais de confronter ce que Bruno dit de lui-même et ce que nous savons de Margerit par ailleurs, en particulier ce qu'il a écrit dans *Singulier-Pluriel*.

La parution de *La Vie Littéraire* puis celle de *La Malaquaise* constituent à cet égard une véritable provocation. « Bruno, c'est bien moi ! » semble proclamer l'auteur, en donnant à son personnage la haute main sur une doublure de son propre roman. Qu'en est-il exactement ?

Pour répondre à cette question, il faut tenir compte de plusieurs éléments.

D'une part, Margerit a toujours insisté sur la pluralité des personnalités qu'il sentait vivre en lui-même. Le titre *Singulier-Pluriel* n'a pas d'autre sens. Mais précisément, parmi les « moi » différents qu'il fait souvent dialoguer dans ce texte, il place « Bruno, le « je » du *Dieu Nu* » (*Singulier-Pluriel*, 5 février 72). Formule pour le moins ambiguë : elle pourrait simplement rappeler que Bruno est le narrateur du roman, mais dans le contexte, elle signifie aussi qu'il représente un des « moi » de Margerit. Et ce n'est pas étonnant, car l'auteur a beaucoup emprunté à sa vie personnelle pour écrire *Le Dieu Nu*. Sait-on par exemple que sa femme Suzanne avait subi, avant de l'épouser, un premier mariage aussi traumatisant que celui de Jacqueline dans le roman ? Elle pouvait donc se reconnaître derrière l'héroïne, et l'adoration de Bruno lui rappelait celle de son mari après leur première rencontre. Mais, à la différence de Jacqueline, elle avait eu la force de réagir, de divorcer, et de se remarier. Elle était donc aussi un peu Hélène (malgré la différence d'âge) et le roman était pour elle doublement valorisant.

D'autre part, non content de ce foisonnement d'existences en lui, Margerit cite la formule de Flaubert, « Madame Bovary c'est moi »¹⁰, et nous explique qu'il a vécu intensément la vie de chacun de ses personnages, y compris les personnages historiques (*Singulier-Pluriel*, novembre 70). L'idée est aussi largement exprimée dans *Le Journal de La Révolution* que dans *Le Cortège des Ombres*. Mais on voit bien que dans cette galerie de héros, Bruno a un statut très particulier. La preuve, c'est que l'auteur a choisi d'en faire un véritable clone de lui-même, du point de vue de l'état-civil. Il a quarante-trois ans en 1952, il est donc né en 1909 – Margerit en 1910. Il s'est marié en 1938, juste avant la mobilisation générale – Margerit en 1937. Ils n'ont d'enfant ni l'un ni l'autre. Chacun d'eux est à la fois écrivain et chroniqueur de presse : on ne saurait pousser plus loin la ressemblance.

Dans ces conditions, peut-on soutenir que l'assimilation de Bruno à Margerit concerne seulement le moi de l'écrivain, et non le moi personnel de la vie courante, selon la distinction établie par Marcel Proust¹¹ ? Je ne le pense pas. On est au contraire fondé à rechercher tout Margerit derrière Bruno, et sa femme Suzanne derrière Hélène. *La Malaquaise* devient un vaste champ d'enquête où on va traquer toutes les confidences intéressantes, et c'est l'auteur qui l'a voulu.

Mais il y faut de grandes précautions. Un roman reste un roman, avec ses exigences propres, et non une autobiographie. Et Margerit n'a fait vœu ni de sincérité absolue, ni de fidélité absolue aux événements. Il faut scruter les

10. Bruno en fait autant dans *La Malaquaise* et ajoute : « Nous ne créons jamais que des êtres qui nous habitent ».

11. Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*. Idées largement utilisées dans les trois premiers textes du *Cahier R. M. N° VI (L'écriture de Soi)*. À noter que Margerit, qui connaît Proust lui aussi, et qui ne manque pas d'humour, s'amuse un peu dans *La Malaquaise* avec des idées similaires : « Les étrangers à la vie littéraire nous prennent pour nos créatures et nous prêtent des existences que nous n'avons pas » (Bruno *La Malaquaise* p. 89) « J'avais passé tout l'été à côté de vous sur la plage ! Votre ton habituel et votre style de romancier ne se ressemblent guère (Josette à Bruno, *La Vie Littéraire* p. 65).

textes avec prudence, et les confronter si possible aux témoignages de ceux qui ont partagé la vie familiale ou professionnelle de l'auteur (cf. remerciements, en fin d'article). On obtient quelques certitudes, mais on en reste le plus souvent au niveau des hypothèses. Et il n'est pas mauvais après tout que les écrivains gardent, même après leur mort, une partie de leur mystère.

On ne peut pas tout dire ici. Quelques coups de projecteur seulement :

- Une certitude : la polarisation continuelle de Bruno sur la féminité, et son regret de ne pas être une femme (et une lesbienne), qui s'expriment nettement dans *La Malaquaise* (p.154, et extrait reproduit ci-dessus), peuvent être mis au compte de Margerit. On retrouve les mêmes idées dans *Singulier-Pluriel*, et il les exprimait couramment au milieu de ses amis¹².

- Une hypothèse raisonnable : y a-t-il eu dans la vie de Margerit, au moment de la composition de *Par un été torride*, une liaison avec une jeune fille qui aurait pu lui donner le modèle de Michèle, comme Josette, dans *La Malaquaise*, donne à Bruno le modèle de Claudine ? La réponse semble négative. L'hypothèse est ici que, après une jeunesse extrêmement libre, l'auteur s'est « rangé », comme on disait alors¹³, au moment de son mariage. L'aventure de Bruno avec Josette répondrait donc seulement à une nécessité d'écriture. Sans elle, *La Malaquaise* ne serait plus un roman, mais un essai critique sur la création littéraire.

- Utilité du doute méthodique : à un moment où il en vient à regretter de s'être marié, Bruno a une formule sévère pour Hélène « Elle n'était même pas capable de participer à mon travail. Très joli de monter à cheval ! Mais si elle eût appris la sténo et la dactylo, c'eût été plus

12. Margerit se justifie surtout par des raisons esthétiques Cf. M. Sassi, dans *Le Cabriolef Volant*, p. 153-154, et A. G. Couturier, *Cahier Robert Margerit N° V*, p. 104.

13. L'aspect désuet de l'expression montre que cette attitude est beaucoup moins fréquente aujourd'hui, du moins dans l'image un peu réfractée de la vie que nous présentent les médias. Qu'en est-il exactement dans la réalité ?

utile » (*La Malaquaise* p.194). Suzanne ne montait pas à cheval. Mais il est vrai qu'elle ignorait la dactylographie. Faut-il croire pour autant que Margerit a partagé la colère de Bruno, qui, lui, devient outrageusement agressif dans les pages suivantes ? Rien n'est moins sûr. On peut imaginer une phrase similaire prononcée comme une taquinerie plaisante, par exemple dans une conversation entre amis, en présence de Suzanne, puis transposée dans un tout autre registre à l'intérieur du roman.

- Réflexion sur un texte complexe (*La Vie Littéraire*, p.p. 52-53) : « Le mécanisme sexuel ne jouait plus en moi que pour Hélène, dans un engrenage d'habitudes (...).

Cet instinct devenu ainsi purement bestial et qui, loin de garder aucun rapport avec l'amour, ne répond plus qu'à une nécessité d'hygiène, rabaisait Hélène et contribuait à la déprécier. Qu'y pouvais-je ? C'est l'aboutissement du mariage. Ce rôle plaisait à Hélène, il faut croire, puisqu'elle voulait me maintenir dans le mien. Je lui eusse témoigné plus de respect et d'estime en la trompant, me semble-t-il. Il lui semblait que c'eût été la pire injure. Ainsi vont nos idées. La logique des uns paraît absurde aux autres ». On conçoit sans mal qu'Hélène (Suzanne ?) ne souhaite pas être trompée. On comprend moins directement comment la tromper lui témoignerait respect et estime. Arguties d'un esprit à qui pèse la fidélité ? Le mot *bestial* est le plus étonnant. Pour Bruno, et pour Margerit, car c'est lui de toute façon qui écrit, l'acte sexuel est dévalorisé s'il n'est pas accompagné par un amour exalté, une ardeur spirituelle qui l'excuse et le justifie (et qui ne saurait se réduire à la simple « tendresse conjugale »). Cet auteur, qui nous semble avoir brisé tous les tabous, est en réalité un moraliste et un grand sentimental¹⁴.

14. Comme l'a bien dit A.-G. Couturier, dans la préface du *Cabriolet Volant*, p. 85.

Que sa loyauté volontaire et lucide envers sa femme¹⁵ ait procuré à Margerit des moments de nostalgie, voire d'ennui, est tout à fait probable. Mais il pouvait vivre d'autres vies et satisfaire ses fantasmes dans la création littéraire. Et peut-être, par un pacte tacite ou explicite, Suzanne l'autorisait-elle à s'inspirer à cet effet des détails de leur vie personnelle.

Nous découvrons ainsi un Margerit très moderne, qui pratique de façon indirecte, et avant la lettre, le genre de l'autofiction, avec ses ambiguïtés et ses difficultés d'interprétation¹⁶. Car on ne sait pas exactement jusqu'où Bruno se confond avec l'auteur. Certainement pas jusqu'à la fin de l'intrigue, marquée par des disputes violentes avec Hélène, la séparation, puis le retour après la fugue, et la tentative de former un groupe amical avec les trois femmes aimées. La fiction, ici, a nettement pris le dessus sur les confidences personnelles, mais sans doute sans les effacer complètement. Ainsi, lorsque Bruno dit, à propos d'Hélène, « Elle avait enfin compris, –ou redécouvert – qu'elle serait pour moi la femme indispensable si elle supportait de n'être pas la seule que je puisse aimer » (*La Malaquaise* p. 243), s'agit-il d'une pure invention romanesque, ou de l'expression indirecte d'un désir rentré de l'auteur ? On reste continuellement dans une incertitude très excitante pour l'esprit.

Les autres aspects de la « nouvelle » et du livre qui la prolonge posent moins de questions et peuvent être signalés plus rapidement. L'écrivain Margerit s'exprime

15. On trouvera une preuve à la fois touchante et un peu comique de cette loyauté, sous la plume de G.-E. Clancier, dans le *Cahier Robert Margerit N° III*, p. 11. Pour pouvoir continuer à peindre des femmes, « comme il refusait de faire venir à Thias des modèles vivants, il s'était fabriqué une sorte de poupée de taille humaine habillée, nommée Gisèle ».

16. « De façon indirecte » parce que, en principe, c'est Bruno qui écrit et non Margerit. Serge Doubrovsky rappelle dans un article du *Monde* (29 avril 2003) qu'il a créé le mot autofiction pour désigner son roman, *Fils*, en 1977 ; que depuis, le genre a prospéré ; et que le récent livre de Camille Laurens, *L'Amour, roman*, vient de donner lieu à un procès gagné par l'auteure, contre son propre mari.

manifestement d'une façon très sincère, en prêtant à Bruno ses activités, ses jugements, ses sentiments personnels, et nous donne un tableau complet de sa vie parisienne, loisirs et travail confondus.

Et d'abord il évoque son amour profond, « sensuel », pour cette ville dans laquelle il passe la moitié de l'année, et dont il a du mal à se séparer, pour des séjours d'été qui pourtant lui sont eux aussi nécessaires, et commencent à le faire rêver à la fin du printemps. Bruno exprime ainsi avant son départ pour Saint-Cyr (une station balnéaire, peut-être bretonne, dont le nom a été modifié) les mêmes sentiments partagés que l'auteur note dans *Singulier-Pluriel* avant de quitter Paris pour la maison de Thias. C'est surtout le voyage lui-même qui les fait souffrir tous les deux. « Un voyage, pour moi, c'est une crise, une opération chirurgicale » dit Bruno (*La Malaquaise* p. 76).

« Le plus riche des plaisirs parisiens, la flânerie » tient une grande place dans *La Malaquaise*, et nous vaut, dès le début de *La Vie Littéraire*, l'évocation à la fois érudite et émue, presque lyrique, de quelques grandes promenades. Margerit connaît les événements qui se sont produits, les grands hommes qui ont vécu dans chaque rue au cours de l'histoire. Devant le spectacle du Paris actuel, qui l'enchant, il évoque donc la vie du passé disparu – avec une éclosion inattendue de termes archaïques, p. 23 – Et il communique un moment avec Baudelaire, dans sa nostalgie et ses rêves exotiques. « C'est de telles sources que naît le courant de mes livres » dit Bruno. On se rappelle que la rencontre qui a inspiré à la fois *Par un été torride* et *La Malaquaise* s'est produite rue Montmartre. Bruno raconte comment l'ébauche de son roman s'est aussitôt mise en place dans son esprit, au cours d'une pérégrination quasi somnambulique (p. 27).

Promeneur passionné dans Paris, Margerit est aussi un observateur attentif et critique des milieux littéraires parisiens. Et c'est là le premier sens du titre *La Vie Littéraire*. Le texte commence avec l'évocation de l'effervescence causée, « dans le petit monde qui gravite entre le Luxembourg, le rond-point des Champs-Élysées et la rue Montmartre », par l'attribution d'un prix à Josette Christian. Il nous donne au passage quelques images de la vente des livres des « Écrivains Anciens Combattants », mais surtout nous fait pénétrer avec les invités dans le Salon de Françoise Archer. Plus loin dans *La Malaquaise*, nous participons à des cocktails aux Éditions Gallimard, au *Figaro*, et à de nombreuses conversations avec divers professionnels de la littérature. Calculs purement commerciaux des éditeurs, luttes d'influence au moment des prix, négligences ou malhonnêtetés des échetiers, vanités mondaines ou jalousies mesquines des écrivains, influence occulte exorbitante d'une égérie comme Françoise Archer : rien n'échappe à l'œil de Margerit, qui évoque pourtant ce milieu sans sévérité excessive. Pour lui, toute cette agitation, cette *comédie humaine* en marge de la vraie création littéraire était inévitable. À la critique stérile il préférerait l'action efficace. Après le succès du *Dieu Nu*, il a accepté la vice-présidence de la « Société des Gens de Lettres ». À ses yeux, il ne s'agissait pas d'un honneur, mais d'un devoir, celui de défendre les auteurs au milieu des multiples embûches de leur carrière.

L'essentiel reste pour lui, dans notre texte, de montrer « de quelle façon procède la création romanesque ». La vie littéraire, dans un deuxième sens, c'est aussi la vie des auteurs qui se consacrent entièrement à la littérature. Inutile de dire qu'ils n'ont pas tous les mêmes habitudes, et qu'ils n'écrivent pas tous de la même façon. L'intérêt du texte est donc en fait de nous montrer Margerit au travail,

au travers de son double, Bruno. Celui-ci met dans ses explications la même minutie que dans ses analyses psychologiques. Question : le lecteur, qui n'est plus motivé par sa curiosité indiscreète (malsaine ?) pour les problèmes de la vie intime, peut-il le suivre sans ennui ? Peu d'écrivains, en tout cas, se sont confiés sur leur métier aussi complètement et avec autant de sincérité.

Là non plus, on ne peut pas tout dire. Quelques points importants seulement :

- Bruno a une très haute idée de ce métier d'écrivain, et il l'exprime dans plusieurs formules : « La seule chose vraiment importante, mon œuvre » (p. 25). « Les seules vraies aventures d'un écrivain, ce sont ses livres » (*La Malaquaise*, p. 89). Pourtant, il ne se croit pas un véritable génie littéraire, et garde, sur ce point, la modestie de Margerit. « Fichtre non ! je ne suis pas né écrivain » dit celui-ci après un commentaire sévère de sa nouvelle *La Haine*¹⁷. « La seule qualité que je me connaisse n'est pas un talent, mais une simple vertu : celle d'obstination » écrit de son côté Bruno (*La Malaquaise*, p. 101). Et la mention des longues heures de travail qui leur sont nécessaires pour mener à bien leur ouvrage devient chez eux un leitmotiv : « Labourer le papier au moins dix heures par jour, pendant des jours et des jours... » (Bruno, p 30). Un auteur qui « écrivait dix, douze, quatorze heures par jour et jour après jour, mois après mois... » (Margerit, qui parle de lui à la troisième personne, *Singulier-Pluriel*, novembre 1970).

- Les différentes phases d'une création artisanale (Margerit se compare à un menuisier, travaille dans son atelier, sur son établi,) apparaissent dès *La Vie Littéraire*, et se précisent encore dans *La Malaquaise*. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre chez un gros travailleur, tout n'est pas rationnel. « La faculté créatrice est indépendante

17. Cf. *Le Cabriolet Volant*, p. 299 (présentation) et p. 362 (texte). Margerit croyait beaucoup plus à sa vocation de peintre, que les circonstances de sa vie (son entrée au *Populaire du Centre*) avaient transformée en métier d'écrivain.

de la volonté » dit Bruno (p. 76). Il sait la part du hasard, des circonstances, des lieux même dans la naissance de l'inspiration. De plus, si on peut établir des projets et les comparer pour en choisir un (Bruno ne nous fait grâce d'aucune de ses hésitations p. 43), c'est dans l'acte d'écrire, et non dans la réflexion préalable que l'œuvre, qui part donc à l'aventure, se révèle à l'auteur. « L'idée est bien directrice, mais c'est l'expression qui est création ».

Dans les moments de panne de la rédaction, Margerit et Bruno ont exactement les mêmes attitudes, acquises par expérience : ne pas s'entêter, attendre une décantation, soit couché à plat ventre sur un divan, soit en manipulant des objets divers, bibelots, coquillages, voire timbres de poste...

- « Après quelques années de métier, je suis arrivé à concevoir que j'écris à seule fin de créer des personnages. Voilà !

Par créer des personnages entendons : découvrir des êtres, les approcher peu à peu, se les représenter, vivre dans leur intimité la plus secrète, entretenir avec eux un commerce que les frontières du livre où ils prennent place sont loin de limiter » (Margerit, *Cortège des Ombres*, 1953). C'est exactement le programme que Bruno semble réaliser dans *La Vie Littéraire* et dans *La Malaquaise*. De ses livres, il n'aime que les personnages, dit-il. Et si c'est bien lui qui les invente à l'origine, ils prennent tout de suite leur indépendance, leurs réactions le surprennent, ils agissent les uns sur les autres, et aussi sur lui-même. Ils sont comme des enfants qui grandissent et qui échappent à leurs parents. Il y a bien entendu dans tout cela une bonne part de rhétorique, mais aussi l'expression d'un plaisir profond, qui culmine dans la véritable déclaration d'amour de Bruno à Claire Meissonnier, cette « fille de (son) désir », (p. 55).

Notons, pour boucler la boucle en revenant à la vie personnelle de Margerit, que si Suzanne ne partageait sans doute pas le « panthéisme » profond commun à Bruno et à son héroïne, elle ne pouvait du moins pas s'offusquer de l'âge de celle-ci, qui était le sien. Elle avait en effet dix ans de plus que Robert, et pouvait se croire digne des trois femmes de cinquante ans (Geneviève Bléhaut, Claire Meissonnier, Françoise Archer) évoquées dans les deux œuvres (*Par un été torride* et *La Malaquaise*) par l'imagination de son mari.

Amusons-nous pour terminer. Voici l'épisode le moins sérieux mais le plus pittoresque de l'aventure.

Tout lecteur de *La Vie Littéraire* qui découvre aujourd'hui Josette, auteure à dix-neuf ans d'un roman érotique à succès, peut avoir une pensée vague pour Françoise Sagan, qui s'est trouvée naguère dans la même situation. Mais on a oublié les dates... Les chroniqueurs littéraires de 1955-56 ne pouvaient les avoir oubliées, puisque c'est en 1954 que Françoise Sagan, née en 1935, a publié *Bonjour Tristesse*, son premier roman. L'année même de *La Malaquaise*, en 1956, elle publie le deuxième, *Un certain sourire*, qui raconte lui aussi la liaison d'une jeune fille avec un homme de quarante ans. Quelle coïncidence ! Toute la presse en est remuée. Et de plus, dans *La Malaquaise*, Josette achète une Jaguar ! Plus de doute, pour beaucoup de chroniqueurs, Josette est Françoise Sagan. Et puisque Bruno c'est Margerit, on peut conclure, en avançant avec de très gros sabots, que celui-ci raconte dans son livre sa liaison avec Françoise ! Aucun journaliste ne le dit explicitement¹⁸, mais l'un parle de la liaison de Bruno avec l'auteur de *Bonjour tristesse*, l'autre de « Françoise Sagan transformée en héroïne de roman » – ce qui revient à peu près au même.

18. Parce que la plupart ont déjà oublié *Par un été torride*, et ne placent donc pas Robert Margerit derrière Bruno.

Beaucoup de chroniques sont évidemment plus sensées. C'est Jean Blanzat, dans *Le Figaro littéraire*, qui me semble avoir écrit le texte le plus raisonnable.

Une revue de presse serait certes amusante, mais assez longue. Là encore, une page de Margerit dans son *Journal* (9 mars 1956) nous dispensera de toute autre citation : « Chose étrange, tout le monde semble persuadé que le personnage de Josette a été inspiré par Françoise Sagan, que je ne connais pas et dont je n'ai même pas lu le livre. Il se peut qu'au moment où je ruminais ce bouquin, j'aie subi vaguement l'influence de quelques échos que j'avais pu voir çà et là sur elle. Je ne savais pas qu'elle avait une Jaguar, et si j'ai choisi cette marque, c'est justement parce que, dans un des potins de la Commère, peu après le prix des critiques, Carmen Tessier avait parlé de Françoise Sagan conduisant une voiture américaine. Or, il paraît qu'ensuite, elle a acheté une Jaguar. Voilà à quoi s'amuse le hasard. Le plus beau c'est que Françoise Sagan passe également pour être lesbienne, comme Josette. Je dis bien passe. À croire que j'ai le don de double vue.

Enfin, tout ça c'est exactement moins que rien. Je me fiche éperdument de ces bêtises. Mais il est à craindre que ça fasse des remous pas propres autour du livre. On pourra prétendre que j'ai cherché le scandale – et d'une façon assez hypocrite. Mais comme je me moque de ce que « on » peut penser ...! »

C'est donc bien Margerit seul qu'il faut chercher dans *La Vie Littéraire* et *La Malaquaise*. Et je pense que la véritable clé du roman se trouve dans deux phrases assez extraordinaires de *Singulier-Pluriel*. À la date du 30 novembre 1970, Margerit rappelle en effet, en pensant une fois de plus à son maître Flaubert, qu'il a eu le projet un peu fou de « faire écrire par un personnage imaginaire une histoire

dont lui-même serait le héros, et sa propre vie le sujet. Quelque chose comme Emma Bovary racontant Monsieur Flaubert, avec, ou par, la plume de Flaubert » (l'auteur ici aussi parle de lui à la troisième personne).

Ce projet n'est-il pas réalisé, au moins en grande partie, avec *La Malaquaise* ? Bruno racontant Robert Margerit, par la plume de Margerit ?

Remerciements

- Comment savoir que *La Vie Littéraire* est le début de *La Malaquaise*, si on n'a pas lu tout Margerit, ce qui est mon cas, et si on n'a eu en main que la « nouvelle » ? Je rends grâce au rédacteur d'une bibliographie parue dans le bulletin municipal d'Isle, et qui comportait le renseignement, qu'André-Guy Couturier a pu me transmettre.

- Claire Sénamaud m'a communiqué, dans une page très dense, ses impressions sur *La Vie Littéraire*. Elle a retrouvé dans cet article quelques-unes de ses idées.

- Tous les renseignements que j'utilise et qui ne sortent pas des livres de Margerit m'ont été fournis, au cours de diverses conversations, par les membres de notre association qui ont connu Robert Margerit vivant : Robert Laucournet, Roger Kenette, Madeleine Gayot, et surtout Jacques Margerit, notre Président, qui travaille personnellement pour sauvegarder la mémoire de son oncle. Après avoir rassemblé pour chacun des romans tous les articles de presse conservés par Robert, il est en train de collationner les fragments d'un *Journal*, duquel est extraite la page sur Françoise Sagan citée ci-dessus.

Jean Vergnaud*

* Jean Vergnaud, agrégé de Lettres modernes, est professeur honoraire et Vice-Président de l'Association.